

sommaire du n° 87, avril 2014

| | |
|---|----|
| ■ Billet de la rédaction | 3 |
| ■ Séminaire EPFCL à Paris | |
| <i>Jouissance, amour et satisfaction</i> | |
| Marc Strauss, L'aire de jeu | 7 |
| Lydie Grandet, Effet d'écrit du langage | 14 |
| Anita Izcovich, De l'inexistence à l'ex-sistence | 18 |
| Patricia Zarowsky, Le ressort de l'amour | 24 |
| Éliane Pamart, De l'amour à la haine | 30 |
| Carlos Guevara, De la visée de l'amour | 35 |
| ■ RIP : Réseau institution et psychanalyse | |
| Manuelle Krings, Existe-t-il un art de punir en milieu thérapeutique ? | 42 |
| ■ VIII ^e Rendez-vous de l'Internationale des Forums du Champ lacanien | |
| <i>Les paradoxes du désir</i> | |
| Préludes | |
| Ricardo Rojas, Désir-de-savoir et <i>Entzweiung</i> du sujet | 53 |
| Beatriz Zuluaga, Éthique du désir | 56 |

Directeur de la publication

Patrick Barillot

Responsable de la rédaction

Patricia Zarowsky

Comité éditorial

Danielle Ballet

Wanda Dabrowski

Claire Duguet

Irène Foyentin

Didier Grais

Sophie Henry

Stéphanie Le Blan

Françoise Lespinasse

Kristèle Nonnet

Éliane Pamart

Jean-Luc Vallet

Maquette

Jérôme Laffay et Céline Delatouche

Correction et mise en pages

Isabelle Calas

Billet de la rédaction

La formule du séminaire de Paris commence à être connue. Trois intervenants proposent leur lecture (rapide) d'un extrait du séminaire *Encore* de Jacques Lacan. L'un d'entre eux le fait en lien direct avec l'énoncé de l'extrait choisi. Dans ce numéro, nous pouvons lire le travail de deux séances du séminaire, soit six personnes, correspondant à des extraits des pages 44 puis 48 du séminaire.

Il se dégage naturellement une cohérence entre les textes d'une même série d'intervenants ; ainsi, Marc Strauss, Lydie Grandet et Anita Izcovich déclinent chacun à sa façon la difficile question de la joui-sens comme existence. Patricia Zarowsky, Éliane Pamart et Carlos Guevara se penchent sur la volonté de Lacan de situer l'amour au-delà du champ narcissique.

Marc Strauss questionne le *par-être* et note le basculement qu'opère Lacan. D'un côté il y a l'être fuyant par la voie du sens, qui se barre et se barre à lui-même – $S(\text{Å}) -$, il n'est plus que manque à être. Et d'un autre côté, à l'inverse du paraître, il y a l'être à côté, que l'analyste peut faire plus que supposer, il peut le reconnaître, dans les formations de l'inconscient en tant qu'elles peuvent se formuler comme effet d'écrit.

Que le patient saisisse son être de *par-être* qu'il est ne fait pas la fin de l'analyse. Il doit être articulé à l'inexistence du rapport sexuel, ce qui ne va pas sans en passer par l'hypothèse *dieure*. Dieu comme Autre est plus une affaire de dire que de vérité.

Partant d'une lecture « à l'oreille » des interventions de Lacan, Lydie Grandet rappelle que le sens se définit comme la copulation du langage avec notre propre corps. Une copule par le langage (à commencer par le verbe être), qui fait suppléance à l'inexistence du rapport sexuel, qui signe notre division à nous-même et nous condamne à la représentation.

Le psychanalyste, dans son écoute de la joui-sens chez le patient et ses interventions sur la morphologie des mots, l'entraîne sur le chemin de *s'avoue-rité*, jusqu'au bord du non-rapport-sexuel, du mi-dire et du savoir

sans sujet. Dans cette expérience peut s'extraire la lettre du sinthome, ce bout de réel qu'il lui reste encore à Un-carner.

L'ex-sistence est pour Anita Izcovich ce qui entre dans le désir de l'analyste et qui peut s'entendre dans le témoignage des passants, comme ce qui aurait fait l'histoire du sens qu'il a donné à l'inexistence du non-rapport sexuel. Pour étayer son propos, elle articule « l'hypothèse Dieu » à la jouissance hors signifiants et hors phallus de sainte Thérèse d'Avila. Une jouissance bel et bien éprouvée qui met sur la voie de l'ex-sistence, et dont la clinique de la psychose témoigne assurément.

Patricia Zarowsky déplie la question de l'amour, qui rate à combler le manque à être en même temps qu'il y fait suppléance. Mais l'amour peut faire rencontre, car il vise le sujet marqué par le signifiant du manque. Elle s'interroge sur l'hypothèse du fantasme qui articulerait ce sujet barré à son manque à être. Surtout, elle éclaire le ressort de l'amour qui fait rencontre entre les modes de jouissance, les savoir-faire avec le manque. Ces marques d'altérité font signe (de désir) d'un sujet auprès d'un autre sujet. Ainsi, c'est par ce point de réel du signe chez un sujet que l'amour supplée au non-rapport.

Éliane Pamart nous présente l'amour et son partenaire intime, la haine. À la différence de l'amour qui vise le sujet, la haine, elle, s'adresse à l'être, elle vise et dénonce la jouissance de l'être, dans ce point de réel qui touche à son rapport à la parole. Un point de non-retour à la subjectivité de l'autre.

Carlos Guevara insiste sur la détermination de Lacan à situer l'amour au-delà du champ imaginaire. Il relève d'un pacte symbolique qui vise l'être du sujet aimé à partir de ce qui fait signe et qui est pur effet du signifiant. L'amour est une des voies de réalisation de l'être, les deux autres étant celles de la haine et de l'ignorance.

En passant par une relecture du *Séminaire I*, Carlos Guevara nous donne les avancées de Lacan sur l'amour, ce qui sort la question de l'être du traitement philosophique. Lacan propose à la place, d'une part le par-être, d'autre part l'Un, à entendre comme élément singulier d'une série. L'être est ramené à sa dimension de pur signifiant.

Ce numéro se finit sur un avant-gout des rencontres de travail qui nous attendent en juillet prochain, sur « les paradoxes du désir », avec deux courts textes de Ricardo Rojas et de Beatriz Zuluaga.

Enfin, en parenthèses entre le séminaire de Paris et les journées de juillet 2014, se faufile le texte de Manuelle Krings, qui nous fait entrer dans l'art de punir au sein d'une institution thérapeutique qui accueille des adultes psychotiques. Elle nous propose une analyse aussi rigoureuse qu' inventive pour penser une éthique de la sanction, laquelle prend en compte l'agir de la personne et l'articule à un dispositif institutionnel et de parole qui respecte le temps pour comprendre.

Claire Duguet

SÉMINAIRE

Séminaire EPFCL à Paris

Jouissance, amour et satisfaction

Marc Strauss

L'aire de jeu *

« C'est bien en relation avec le *par-être* que nous devons articuler ce qui supplée au rapport sexuel en tant qu'inexistant ¹. »

C'est là la première phrase du passage du séminaire *Encore* qu'il nous revient ce soir de commenter. Elle figure à la page 44. Nous avons changé de leçon depuis la dernière fois, puisque nous en sommes maintenant à la quatrième, celle du 16 janvier 1973, quarante et un ans... Plus précisément, ce passage est à la fin de la troisième partie de la leçon, qui en comporte quatre, et Lacan est au travail de préciser ce qui se joue entre l'écrit et la parole.

Cette leçon est intitulée « L'amour et le signifiant ». Ce titre, même s'il n'est pas de Lacan, tombe bien pour illustrer ce qui se joue entre l'écrit et la parole. En effet, si vous n'en connaissez pas l'écriture, vous ne pouvez pas savoir si le « et » y est conjonction de coordination, e-t, ou verbe être, e-s-t. Ainsi, Lacan dit en haut de cette même page : « La grammaire est ce qui ne se révèle du langage qu'à l'écrit ². » En l'occasion, il s'agit bien de la conjonction de coordination. Mais du coup une question se pose nécessairement, celle de savoir s'il n'y a pas plus de vérité sur l'autre versant de l'équivoque. N'est-il pas finalement plus juste de dire que l'amour est, e-s-t, le signifiant ? Or, c'est bien à cette question que Lacan tente de répondre, pour suivre le droit fil du discours analytique, comme il nous y invite en haut de la page.

Mais ce n'est pas le haut de la page qu'il nous faut commenter, c'est au contraire ses deux derniers paragraphes. La première phrase en est donc : « C'est bien en relation avec le *par-être* que nous devons articuler ce qui supplée au rapport sexuel en tant qu'inexistant. » Il vient de préciser : « Je dis le *par-être* et non le paraître, comme on l'a dit depuis toujours... » Nous retombons aussitôt sur le problème de grammaire que nous venons de quitter. Il nous faut savoir comment s'écrit ce qui s'entend, sans quoi cette dernière phrase n'a aucun sens.

La distinction pourtant ne figure pas dans la langue usuelle, et nous n'avons aucune raison d'en avoir la moindre idée. Pour l'éclairer, il nous faut donc nous reporter à ce que Lacan nous en dit. Heureusement, il vient d'introduire et de définir ce *par-être* juste avant, dans le milieu de la page. Il l'a introduit ainsi : « Ce à quoi il faut nous rompre, c'est à substituer à cet être qui fuirait le *par-être*, soit l'être para, l'être à côté. » Je rappelle que l'essentiel de ce qui précède dans cette leçon consiste à mettre en question la notion de centre, implicite à toute conception du monde.

Le *par-être* est donc au cœur de notre action analytique, qui doit substituer à l'être qui fuirait le *par-être*. Lacan ne dit pas « ce à quoi il faut vous rompre », il s'inclut dans l'impératif. Aussi nécessaire que ce soit, s'il faut s'y rompre, c'est que ce n'est pas acquis, et on n'est pas sûr que ça le soit jamais. Il y a à cela une forte résistance, un mur contre lequel nous pouvons bien nous rompre les os.

Cet être qui fuirait, savons-nous mieux ce qu'il est ? Cela nous éclairerait au moins sur ce que le *par-être* n'est pas.

La fuite est en effet un phénomène qui ne nous est pas inconnu chez Lacan. Nous avons depuis bien longtemps à notre disposition le mathème du sujet barré, \$, ce sujet que nous retrouvons à la page 99, qui se barre quand, corporellement, imaginativement ou symboliquement, on lui marche sur le pied. Nous connaissons aussi la fuite du sens. Nous savons que le sens fuit toujours, alors même qu'il est le lieu où notre sujet qui se barre espère se réfugier. C'est en effet dans la voie du sens que le sujet barré fonce, bille phallique en tête, alors que le sens ne fait que se dérober. Cette course-poursuite infernale est à la source de tous les comiques, jusqu'au burlesque. En prenant la voie du sens, le sujet barre son être, se fait être de représentation, masque, semblant, paraître. Et son être n'en est plus que manque à être.

Remarquons que l'être qui fuit dans la représentation ne veut pourtant pas s'y perdre entièrement. En effet, il sait bien que toute représentation de lui-même et du monde, aussi parfaite lui apparaîtrait-elle, ne serait jamais que partielle. Le sujet sait bien que la représentation qui gonfle d'espoir son être-de-manque s'anime d'un souffle Autre, même si ce souffle lui semble aussi insaisissable que la trace du pas de la gazelle sur la roche, des doigts du changeur, etc. Le sens, et avec lui l'être qu'il suppose, toujours fuit. Cela explique le conditionnel par lequel Lacan affecte cet être : en effet, il ne dit pas de l'être qu'il fuit mais qu'il fuirait. L'être du paraître est un faux être, un être seulement supposé à la fuite et qui dès qu'elle s'est enclenchée n'est plus que manque à être. C'est ce qu'il dit aussi dans cette même page, dans ces lignes : « Supposer un en-deçà (au langage)

– nous sentons bien qu'il n'y a là qu'une référence intuitive. Et pourtant, cette supposition est inéliminable parce que le langage, dans son effet de signifié, n'est jamais qu'à côté du référent. Dès lors, n'est-il pas vrai que le langage nous impose l'être et nous oblige comme tel à admettre que, de l'être, nous n'avons jamais rien³ ? »

Nous retrouvons dans ce passage l'à-côté qui caractérisait le *par-être*, mais cette fois avec l'effet du signifié sur le référent. Le signifié rate le référent, n'arrive pas à faire un avec lui, comme le ferait l'être qui les contiendrait en les mettant en rapport. Mais si le signifié et le référent ne font pas un, ils sont pourtant indissociables. En effet, il n'est pas de référent pensable sans signifié, donc sans signifiant. Qu'est-ce qui alors les lie, si l'être que suppose leur union n'existe que comme hypothèse nécessaire à soutenir le sens ?

C'est là que Lacan amène son *par-être*, provoquant un complet basculement, qui nous permet peut-être de lire autrement les sens du conditionnel de l'être qui fuierait, qui n'existerait que comme supposition induite par le langage. Pourquoi ne pas envisager en effet un autre être, qui ne fuirait pas, mais qui tout bonnement ne serait pas là où on le croyait, et où on le cherchait ? C'est la psychanalyse qui nous montre que l'être n'est ni au départ ni à l'horizon du sens, où on ne trouve que manque à être, et que cet être fait tout sauf fuir, si on sait où le rencontrer, à côté.

Lacan revendique l'originalité de sa position, qui prend le contre-pied de tout ce qui s'est dit depuis toujours. En effet, tout ce qui s'est dit jusqu'à lui a pris les choses par le bout du phénomène, en postulant une réalité objectivable à partir de laquelle on peut déduire le réel qui la supporte, le référent. Et cela mène tout droit à supposer une réalité cachée, le *nou-mène*, qui toujours échoue à se démontrer et qui nous mène donc tout droit à l'obscurantisme. Lacan, sans modestie aucune, distingue donc dans l'histoire de la pensée deux ères, celle obscurantiste d'avant la psychanalyse et celle d'après, avec la psychanalyse telle qu'il en situe l'enjeu.

Cet être à côté, on peut faire plus que le supposer, on peut le reconnaître. En effet, dit Lacan, il se présente. Mais exactement à l'inverse du paraître, qui se présente aussi, mais comme un arlequin de sens. On peut le saisir, ce *par-être*, à condition de ne pas le rater. Je cite : « C'est au point même d'où jaillissent les paradoxes de tout ce qui arrive à se formuler comme effet d'écrit. » Il s'agit bien sûr des accidents du sens, lapsus, mots d'esprit, actes manqués et donc symptômes. Dans ces moments, la lettre se révèle dans sa nudité, hors sens. De cette lettre hors sens, la mathématique a fait un idéal, mais le sujet en éprouve les effets de division. Et ces

paradoxes qui jaillissent ne sont pas sans nous rappeler cet autre passage d'*Encore*, sur le ventre de l'araignée, déjà rappelé ici : « Fonction vraiment miraculeuse, à voir, de la surface même surgissant d'un point opaque de cet étrange être, se dessiner la trace de ces écrits, où saisir les limites, les points d'impasse, de sans-issue, qui montrent le réel accédant au symbolique ⁴. »

Nous en savons maintenant assez sur le paraître, pour attaquer enfin notre passage, dont la première phrase est donc : « C'est bien en relation avec le *par-être* que nous devons articuler ce qui supplée au rapport sexuel en tant qu'inexistant. »

Remarquons la radicalité de la position de Lacan : ce n'est pas avec le paraître, en un mot, avec la représentation, avec le sens, avec le semblant, le mensonge de la vérité, le fantasme en tant qu'il soutient la réalité, avec le graphe du désir, ce n'est pas avec le champ du langage pour tout dire, que nous devons articuler ce qui supplée au rapport sexuel en tant qu'inexistant. Il confirme : « Il est clair que, dans tout ce qui s'en approche, le langage ne se manifeste que de son insuffisance ⁵. »

Cela dit, pourquoi devons-nous articuler ce *par-être* à ce qui supplée au rapport sexuel inexistant, cela alors même que le *par-être* semble le fin mot de la psychanalyse ? Pourquoi ne pouvons-nous pas nous contenter de faire saisir au sujet l'être de *par-être* qu'il est ? Un être à côté, un peu dérangent quelquefois, mais qui aussi le fait être ce qu'il est, lui permet de se manifester comme tel dans les moments décisifs de sa vie, lui fait dire ce qu'il a à dire. Nous ne pouvons nous en contenter parce que ce n'est pas si facile. En effet, le sujet parle, même quand il parle du *par-être*. Il ne peut donc pas ne pas miser aussi sur le sens, c'est-à-dire sur le paraître du rapport sexuel.

C'est à cause de cette difficulté que Lacan dit que nous devons mettre le *par-être* en relation avec ce qui supplée au rapport sexuel. D'autant que nous savons ce qui supplée au rapport sexuel, puisqu'il nous le précise à la phrase suivante : « Ce qui supplée au rapport sexuel, c'est précisément l'amour. »

Lacan, dans ce séminaire, nous a déjà passablement parlé de l'amour, et de son désir de faire un. Vouloir faire un, nous l'avons déjà évoqué, c'est le désir que sous-tend l'hypothèse de l'être, qui est elle-même imposée par l'écart entre le sens et le référent. Donc l'amour est du côté du paraître, narcissique, et il s'oppose au *par-être*. Ainsi, la relation que nous devons articuler entre le *par-être* et ce qui supplée à l'absence de rapport sexuel, l'amour, semble à première lecture une relation d'opposition et il s'agit de substituer l'un à l'autre.

Nous n'avons pas encore abordé le dernier paragraphe, le plus long, celui dont le commentaire est sûrement le plus attendu, parce qu'il est le plus difficile à saisir. En effet, voilà que nous passons avec l'amour non pas sur le lit de plein emploi, comme lors de la première leçon, mais à Dieu. Je lis : « L'Autre, l'Autre comme lieu de la vérité, est la seule place, quoiqu'ir-réductible, que nous pouvons donner au terme de l'être divin, de Dieu pour l'appeler par son nom. »

Pour mon commentaire, je me suis heurté à une difficulté. J'ai lu dans un premier temps cette phrase comme un commentaire, une redite de ce qui précède sur le leurre de l'amour et sur l'être supposé au sens, toujours fuyant. J'y lisais donc une réduction de Dieu au nom de cette fonction qui représente l'Être supposé ne pas fuir, l'être réalisé donc, où le signifié et le référent se rejoindraient pour ne faire qu'un. Cette lecture réductrice était de plus encouragée par la référence à la vérité, dont nous savons combien Lacan la déprécie à ce moment de son enseignement.

La suite et fin du paragraphe ébranle fortement cette lecture et éclaire la phrase du début de la leçon : « L'Autre, il est plus que jamais mis en question. L'Autre doit être de nouveau martelé, refrappé, pour qu'il prenne son plein sens, sa résonance complète ⁶. » Cette suite et fin est donc celle-ci : « Dieu est proprement le lieu où, si vous m'en permettez le jeu, se produit le dieu – le dieur – le dire. Pour un rien, le dire ça ferait Dieu. Et aussi longtemps que se dira quelque chose, l'hypothèse Dieu sera là. »

Nous en savons assez sur le *par-être* pour savoir que c'est de son côté que se produit le dire et que le Dieu que Lacan convoque ici ne peut donc se limiter à la fonction d'Être, garant du sens et de la vérité. Dieu comme Autre est donc une affaire de dire, en relation avec le fait que se dise quelque chose, avec ce fait qui reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend. Cette hypothèse Dieur, insistons, a moins à faire avec la nécessité d'une garantie des vérités éternelles, auxquelles même la mathématique a renoncé, qu'avec le fait qu'il y a du dire. Et le sérieux de la religion, c'est de soutenir, à côté de tous les sens, cette dimension du dire et d'avoir saisi que l'amour relevait de celle-ci plus que du paraître.

Le problème est que la religion veut ce dire unique, et issu d'un Être unique. Du coup, elle nous convoque tous à l'amour de cet Être unique, dans l'Église qui est censée en représenter le corps. Au sérieux de la religion, la psychanalyse oppose le mensonge de l'Église, et pour cela elle y ajoute la dimension du jeu, du jeu de mots, soit le signifiant et ses équivoques. Elle ajoute à Dieu l'« R », le presque rien d'air qui lui manque et qui est l'apanage du parlêtre. Avec ses jeux, la psychanalyse va plus loin que

les surréalistes dont se moque Lacan à l'occasion, parce que pour rien au monde ils n'auraient joué aux dés dans une église. Lacan n'hésite pas à jouer aux dés avec le nom de Dieu lui-même, pour faire se présenter l'être véritable ; et cela au lieu même que monopolisaient jusqu'à présent la religion et son alliée la philosophie, avec leurs relents inévitables d'obscurantisme, puisque le sérieux sans aire de jeu n'est que ruine de la pensée. Qui plus est, la psychanalyse joue aux dés avec des partenaires choisis, dont le chef de file est Mallarmé, qui a dit mieux que personne qu'il ne reculait pas devant le hasard. C'est donc en se rompant au jeu de « l'RSI » psychanalytique que l'on peut se passer de l'hypothèse d'un dire unique, et rendre à chacun son dû, son dire singulier, son *par-être* inconscient.

Post-scriptum

(À la suite des interrogations sur le *par-être* lors de la riche discussion qui a suivi cet exposé, nous remercions la rédaction du *Mensuel* de nous permettre d'ajouter ces quelques lignes.)

« Qu'est-ce en effet d'entendre parler de soi par Toi,
sinon apprendre à se connaître soi-même. »

Saint Augustin, *Conf. X, 3*

Avant le texte ici commenté, et après avoir amené la question de l'écriture de la lettre, Lacan avait distingué le *par-être* de ce qu'il n'est pas, le paraître. Dans la suite, il précise ce qu'il est : l'être qui se présente en faisant signe de jouissance. Il n'est pas du registre du sujet de la représentation, mais de ce qui jaillit à côté du sens, comme suspens de celui-là. Il affecte le corps et laisse sa trace d'écriture, énigmatique. En effet, ne fait énigme que ce qui fait écriture, soit signe d'un savoir en elle déposé, un signifiant donc. Là où il n'y a pas jouissance il n'y a pas de signifiant à faire énigme, mais seulement indifférence.

La dimension énigmatique du signe de jouissance, l'écriture de la lettre, cause ainsi le désir. Le désir d'un savoir sur le *par-être* dont le langage porte la trace.

Ce que le sujet ne veut pas savoir, c'est que ce *par-être* n'est aucune entité identifiable, même à la nommer Dieu ; il n'est que la manifestation

du *nihil* créationniste du signifiant. Cela implique que le signifiant est de lui-même, mais pas éternellement, seulement le temps de s'articuler à un autre. Et c'est parce qu'il est de lui-même, au même titre donc que l'est le psychanalyste autorisé, qu'il est ce qu'il est, une unité d'être.

Mots-clés : amour, Dieu, Être, écriture, par-être

* [↑](#) Intervention faite à Paris le 13 février 2014 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Jouis-sance, amour et satisfaction ». Commentaire d'un extrait de la leçon du 16 janvier 1973 du séminaire *Encore* allant de « C'est bien en relation avec le par-être » jusqu'à « l'hypothèse Dieu sera là » (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 44).

1. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 44.
2. [↑](#) *Ibid.*
3. [↑](#) *Ibid.*
4. [↑](#) *Ibid.*, p. 86.
5. [↑](#) *Ibid.*, p. 44.
6. [↑](#) *Ibid.*, p. 39.

Lydie Grandet

Effet d'écrit du langage *

J'ai prélevé le titre de ma contribution à ce séminaire, « Effet d'écrit », dans les deux phrases qui précèdent le passage sur lequel il nous revient de travailler. J'aurais pu choisir « effet d'écrit du langage » puisque c'est ainsi que Lacan le dit dans la version enregistrée du séminaire. Je note aussi qu'après avoir dit « conjuguer comme il se doit », il ajoute « con/juger », néologisme on ne peut plus explicite si on entend « juger » au sens de « prendre position » !

Lorsqu'on n'a pas eu la chance d'assister à ses séminaires, je trouve très enseignant – quand c'est possible – de lire Lacan à l'oreille, et je tiens à remercier tout particulièrement le travail de Patrick Valas qui met à notre disposition ces documents précieux !

Dans le passage qui nous est imparti, la version du Seuil ne reprend pas *in extenso* la version enregistrée ; je retiendrai qu'à deux reprises Lacan y convoque le savoir, notamment à propos des « conséquences *morphologiques* de cette nouvelle orthographe [par-être] qu'il nous faut *savoir* »... Si morphologie renvoie à « la structure externe des êtres vivants », c'est aussi, en linguistique, cette « partie de la grammaire qui étudie les problèmes relatifs à la formation des mots ¹ ». « Savoir », on le retrouve aussi dans la phrase « ce qui supplée au rapport sexuel, c'est, à *savoir*, précisément l'amour. »

Je donne ces indications parce que c'est sans doute cette « lecture auditive » qui m'a amenée à faire un lien avec la citation de mars 1976, lors de la clôture du congrès de Strasbourg : « Une analyse fait avouer quiconque s'y risque, chacun dans l'analyse s'avoue-rité, si je puis dire, pour faire équivoque avec sa vérité. »

Mars 1976, c'est l'année du séminaire *Le Sinthome*, et précisément, dans la leçon du 16 mars, Lacan fait de la psychanalyse « le court-circuit qui passe par le sens », sens qu'il définit de « la copulation du langage avec notre propre corps ». Ensuite, il nous dit que quand on est homme, du fait

de l'inconscient, on ne se reconnaît que dans ce qu'on a. « On ne se reconnaît jamais dans ce qu'on est, parce que ce qu'on est, quand on est homme, est de l'ordre de la copulation, c'est-à-dire de ce qui détourne ladite copulation dans la non moins dite, et *significativement*, copule, constituée par le verbe être ². »

Ce passage éclaire, pour une part, combien l'amour supplée au rapport sexuel inexistant. D'en passer par le sens, qui fait la copulation du langage avec notre propre corps, langage qui nous fait seulement représentés, puisque « les hommes, les femmes et les enfants ce ne sont que des signifiants ³ », ou encore « semblant de ce qui s'appelle un homme ou une femme ⁴ », il s'ensuit une béance irréductible entre le sujet et son être : par-être, *l'être* à côté... Béance que le verbe « être » recouvre : copule significative, donc qui nourrit le sens, mais qui nous laisse coupés de l'être. Je souligne « l'être à côté », qui n'a pas le même sens qu'« être à côté ».

Dans cette leçon du séminaire *Le Sinthome*, Lacan insiste à deux reprises sur le fait que dans le séminaire *Encore* il a émis « une protestation [...] contre la confusion du S(~~A~~) avec la fonction phi. [...] grand φ qui est une fonction comme l'implique [...] il existe un x pour qui cette fonction est négative ». Il fait de Φ la première lettre du fantasme, pour conclure qu'« en fin de compte l'homme fait l'amour avec son inconscient et rien de plus ». Lacan ajoute : « C'est avec ça que l'homme fait l'amour [...] c'est ça le partenaire. » Si nous y entendons que le partenaire n'est pas qui on croit, qu'il n'y a pas de rapport sexuel donc, on peut aussi relever que l'Autre, comme lieu de l'inconscient faisant suppléance à l'Autre qu'il n'y a pas, fait écho à la leçon du séminaire *Encore* du 13 mars 1973 dans laquelle Lacan soulignait la coalescence entre *a* et S(~~A~~), « décollement, scission non encore faite ⁵ » pour que la psychanalyse soit autre chose qu'une psychologie. Pourrait-on y faire jouer l'équivoque encore/en corps qu'il a relevée au début du séminaire ?

C'est ce point qui me permet de saisir l'articulation entre ces deux paragraphes sur lesquels nous travaillons ce soir. L'Autre en tant que le lieu de l'inconscient fait suppléance à cet Autre qu'il n'y a pas : pas d'Autre de l'Autre.

Que Lacan y situe l'amour, en tant qu'il supplée au rapport sexuel qu'il n'y a pas, nous renvoie au Nom-du-Père et à l'amour pour le père qui tend à faire exister l'Autre. Je ne développe pas, je signale seulement que, dans la leçon du séminaire *Le Sinthome* dont j'ai parlé, Lacan inscrit sur le nœud borroméen, à la place de J(~~A~~) sur le schéma R.S.I. de la page 72, soit au croisement du réel et de l'imaginaire : « Il n'y a pas d'Autre de l'Autre »,

nous indiquant que le vrai trou est ici. Il poursuit : « L'hypothèse de l'inconscient, Freud le souligne, ne peut tenir qu'à supposer le Nom-du-Père. Supposer le Nom-du-Père, certes c'est Dieu. C'est en cela que la psychanalyse, de réussir, prouve que le Nom-du-Père, on peut aussi bien s'en passer. On peut aussi bien s'en passer, à condition de s'en servir ⁶. » Il s'agit bien en effet de se servir du nœud de la structure pour y lire la place du vrai trou de $J(\mathcal{A})$. Le réel se « dépose » d'être exclu du sens.

Se servir du nœud de la structure pour y lire la place du vrai trou de $J(\mathcal{A})$, « se passer du Nom-du-Père à condition de s'en servir », justifie en quoi « Dieu est proprement le lieu où se produit le dieu – le dieur – le dire. Pour un rien, le dire ça fait Dieu. » Di-heur et même dit-heurt qui donne « réson » du traumatisme. « Dieur », j'y entends la rencontre avec *lalangue* et les deux modalités de jouissance qu'elle véhicule :

– jouissance du sens, « j'ouï-sens », en tant qu'elle émane du discours, « diresecours ⁷ » ;

– jouissance de la lettre, hors sens.

C'est à partir de ces points que je crois saisir ce que Lacan transmet : « Une analyse fait avouer quiconque s'y risque, chacun dans l'analyse s'avoue-rité, si je puis dire, pour faire équivoque avec sa vérité. »

Ce qui s'avoue dans une analyse a trait à ce « secret honteux » qui porte sur « la jouissance à savoir du rapport de l'être parlant avec son corps ⁸ », c'est-à-dire, qui touche le sexe, la vérité et le savoir, tous trois frappés d'impossible à dire, de hors sens :

– non-rapport sexuel ;

– mi-dire de la vérité ;

– savoir sans sujet, d'où s'origine l'acte analytique : « Dans la pratique, le psychanalyste a à s'égaliser à la structure qui le détermine [...] dans sa position de sujet, en tant qu'*inscrite* dans le réel : une telle *inscription* est ce qui définit proprement l'acte ⁹. »

L'accès au langage conditionne le corps marqué du signifiant, le corps troué du symbolique qui s'accompagne de la perte de jouissance irrémédiable. Cet a/dire, une fois rencontré dans l'expérience analytique ce qui a fait « précipitation du signifiant ¹⁰ », permet que puisse s'extraire la lettre du sinthome. « Précipitation » évoque à la fois le ravinement, le précipité de la réaction chimique et la hâte. Précipitation du signifiant que *lalangue* charrie, et dont il ne reste que la marque, le signe, hors sens.

Dans la leçon du 8 mars 1977 du séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, Lacan commente l'écriture qu'il a proposée dans

« L'étourdit » : « s'emblant ». « Emblant » est un terme d'ancien français qui a le sens de « se précipiter ». Voici ce qu'il nous dit : « En faire un verbe réfléchi de ce *s'emblant*, le détache de l'affruiation qu'est l'être, et comme je l'écris, il *parest, prest* veut dire un *s'emblant* d'être ¹¹. »

L'analyse fait avouer à quiconque s'y risque « de quel signifiant il est l'effet ¹² », l'effect, dont la lettre identique à elle-même est signe, signature, pas-de sens du sinthome.

Ce « bout de réel » rencontré, point d'intraitable/un-trait-table, il reste à « tâcher un tout petit peu de l'incarner ¹³ », Un-carné, en faisant place au poème qu'on est. Je terminerai, non sans humour, en vous livrant l'enchaînement qui m'est venu :

Poème, peau-aime, aimer sa peau – *sapo* en castillan est le crapaud ! – cra-peau, mais pas crapule ! Pas sans éthique, donc ! « Poéméthique », à « con-juger »...

Mots-clés : langage, corps, savoir, vérité

* ↑ Intervention faite à Paris, le 13 février 2014, dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Jouis-sance, amour et satisfaction ».

1. ↑ Dictionnaire Larousse.
2. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 122.
3. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 34.
4. ↑ J. Lacan, *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 65.
5. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, version audio.
6. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, op. cit.*, p. 134.
7. ↑ C. Soler, « Du parlêtre », *Champ Lacanien, revue de psychanalyse*, n° 9, mars 2011, p. 38.
8. ↑ J. Lacan, *Je parle aux murs, op. cit.*, p. 63.
9. ↑ J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 338.
10. ↑ *Ibid.*, p. 144.
11. ↑ Note ajoutée à la suite de la discussion.
12. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 48.
13. ↑ J. Lacan, « Clôture du Congrès de Strasbourg », mars 1976 (inédit).

Anita Izcovich

De l'inexistence à l'ex-sistence *

Je partirai de ce que Lacan développe dans le commentaire de ce soir concernant ce qui supplée au rapport sexuel en tant qu'inexistant. Je mettrai en relation ce que Lacan appelle ici « l'hypothèse Dieu » avec ce qu'il dit plus loin de la jouissance des mystiques qu'elles éprouvent et dont elles ne savent rien et qui met sur la voie de l'ex-sistence ¹. C'est ce point qui amène à interpréter, dit Lacan, une face de l'Autre, la face Dieu, comme supportée par la jouissance féminine. J'interrogerai ensuite les conséquences de ces points théoriques dans la clinique et dans le discours analytique.

Je commencerai dans un premier temps par sainte Thérèse d'Avila, dans sa *Vie écrite par elle-même*, qui décrit le point qui caractérise le fondement de son être : la faute. Elle se disait la préférée de son père parmi douze enfants et elle avait la faute de vouloir accéder à la vanité de la beauté et du péché mortel. C'est de là qu'est née sa crainte constante d'offenser Dieu et de blesser la sainteté de son regard. Et plus elle pratiquait la vertu, plus ses fautes étaient nombreuses.

À la lecture de sa biographie, on peut saisir comment la faute avec le père n'a pas pu être métaphorisée par la voie phallique dans la jouissance qu'il ne faut pas. Sa jouissance s'est au contraire raccordée à la jouissance divine, directement, hors phallus et hors signifiant. Comme elle le confie elle-même, la jouissance qu'elle éprouve ne peut se dire, je la cite : « Nul langage, quelque élevé qu'il soit, ne saurait faire comprendre la manière dont Dieu fait de telles blessures, ni cet excès de douleur qui transporte l'âme blessée ; mais elle savoure au fond de cette douleur un si ineffable plaisir, qu'il n'y a point de délices dans la vie qui en approchent ². »

Cette jouissance, elle est due au regard de Dieu et au dard de l'ange qui la blessent, telle qu'elle est représentée dans la sculpture du Bernin et dont Lacan fait mention plus loin dans le même séminaire ³. C'est pour cela, d'ailleurs, que sainte Thérèse disait que, dans ses « mystiques fiançailles », Dieu était un chirurgien, car la blessure, elle l'éprouvait à même son corps.

Pour elle, la coupure symbolique, c'était de la chirurgie, elle ne pouvait faire une découpe de son corps par la voie du langage.

On peut se demander de quel ordre était sa jouissance, sachant qu'elle ne passait pas par la voie du langage. Sainte Thérèse indique que le dard de l'ange qui la pénètre la creuse aussi profondément que l'eau du ciel jaillit au fond d'elle-même pour se répandre et faire sentir la dilatation du centre de l'âme dans le corps. C'est ainsi, dit-elle, qu'elle prend connaissance de l'amour divin par le biais de la jouissance qui se manifeste par la lumière, le feu, l'eau qui l'inonde et échappe par torrent. Il semble qu'on ait ici, dans ce qui se creuse, jaillit, échappe et se répand, le ravinement, dont la définition est la formation de sillons dans le sol par les eaux du ruissellement.

Sainte Thérèse décrit bien comment, dans ses ravissements, elle se sent hors d'elle : l'âme se sépare de son corps et s'élève par intervalles. Il semble qu'on ait bien, dans ces différents éléments, une version de ce que Lacan dit de la jouissance éprouvée qui met sur la voie de l'ex-sistence.

Je passerai maintenant à ma deuxième partie : en quoi ce point théorique de l'ex-sistence propre à la jouissance est fondamental dans la clinique de la psychose.

Je prendrai l'exemple d'un homme qui déclarait – dans le cadre d'une présentation de malades – qu'il ne pouvait parler de son histoire, que ce n'était pas les mots mais la musique qui pouvait en témoigner. Son instrument, c'était l'harmonica, un instrument qu'il disait petit, en réduction, pauvre, qu'il appelait un jouet, pour lequel il transcrivait les partitions de musique destinées aux gros instruments qui eux étaient chers, tels que le piano, le violon, l'orgue. Et quand il jouait, c'était comme un coup de dés jetés au hasard, disait-il, c'était ce qu'il appelait de l'instantané, comme s'il surfait sur les vagues, comme une écriture qui réunit deux forces de sens contraire – ce sont ses termes.

C'est en insistant un peu qu'il a finalement rapporté que son père était pauvre et qu'il y avait un instrument, le violon, qui venait de sa grand-mère maternelle, mais qui a toujours été enfermé dans une boîte et n'a servi à personne. Quant à la question de savoir d'où venait ce violon, il ébaucha un geste vague, en disant qu'il ne savait pas vraiment, en évoquant les rescapés qui venaient de l'est par centaines, et n'a pu en dire plus.

Qu'est-ce que la théorie de Lacan nous permet de dire ? Il me semble que la voix symbolique qui ne s'était pas transmise dans ce violon, instrument riche, enfermé dans la boîte, cet homme en avait trouvé une transcription

dans son instrument pauvre, un jouet, qui n'avait pas le sérieux de s'inscrire dans une suite de signifiants, en réduction de l'objet symbolique inutile dont il n'avait pas pu se servir. On peut dire qu'il s'était fait, en quelque sorte, un par-nom, un nom comme ex-sistence, avec un harmonica, qui était tout aussi en réduction que son père était réduit à sa pauvreté.

Cet homme jouait donc l'instantané, le coup de dés jetés au hasard, de l'effet de ce qui se produit soudain. Et quand il disait que sa musique était de la survie, on a bien la dimension de surf sur la vie, tout comme le surf sur les vagues, dans un effet d'écrit qui surfait sur le bord de la lettre qui réunit les deux forces contraires. On notera d'ailleurs que l'harmonica est composé de tuyaux qu'on fait vibrer, résonner par le souffle. J'ajouterai que son grand-père maternel avait changé de nom et de religion, il s'était converti au catholicisme pendant la guerre, pour ne pas être persécuté : c'était donc cela que cet homme formulait en termes de « rescapés qui venaient de l'est par centaines ». Eh bien, on peut dire que c'était cette voix-là, qui faisait résonance, que cet homme soufflait à partir de son harmonica dans les églises, là où on parle à l'Autre divin. C'est ce qui ne pouvait se dire qui passait dans une jouissance éprouvée dans une ex-sistence.

Je prendrai maintenant un exemple clinique qui développe plus précisément ce qui ne peut se symboliser de la jouissance par la voie du phallus. Cet homme se plaignait de ne pouvoir aimer une femme avec qui il fonderait une famille, à qui il ferait des enfants. Les femmes étaient pour lui interchangeables, il se disait amoureux de toutes et il ne voyait, chez une femme, que son sexe, le même pour toutes, et rien au-delà. Il évoque un souvenir d'enfance : à l'âge de 3 ans, une érection en présence de sa cousine, et de sa mère qui l'a vu et qui lui a dit que c'était interdit, mais il n'a pas compris pourquoi. Le deuxième souvenir de la même époque concerne les grands-parents qui le prennent en photo avec la même cousine, et il a été horrifié de se dire que, peut-être, il avait eu une érection qui était à présent encadrée à jamais dans l'appareil photo.

On peut dire que c'était, après tout, son instantané à lui, cette fois non pas de l'objet voix de l'harmonica comme dans le cas précédent, mais de l'objet regard, l'instantané du cliché pris au centième de seconde, qui n'avait pas eu le temps de prendre sens dans une subjectivation. À partir de là, il était persuadé qu'on pouvait lire dans ses pensées parce qu'on les lui avait volées.

Que s'est-il passé ? Il semble qu'il n'a pas pu s'approprier cette jouissance qui a fait effraction, qu'elle lui est restée étrangère, enfermée dans l'appareil photo appartenant à l'Autre. Il a été rapté, ravi du sens, c'est cela

finallement ses pensées qu'on lui a volées. Il s'avère ici que l'appareil photo n'a pas plus d'utilité symbolique que le violon enfermé dans la boîte du cas précédent. Mais ce deuxième cas montre plus précisément ce qui est de l'ordre de la sexualité qui fait trou, de l'éveil d'une jouissance exclue du sens sur laquelle il lui a été impossible de mettre le voile. La jouissance de l'Autre n'a pas pu être symbolisée dans la jouissance qu'il ne faut pas, dans la jouissance du corps de l'Autre.

On peut se demander comment cet homme s'est situé dans le désir de ses parents. Il se rappelle qu'à l'âge de 5 ans il s'énervait parfois contre sa mère en lui disant qu'elle ne servait à rien. C'est ce qu'il appelle le néant qu'il a trouvé chez sa mère et, quand il se tournait vers son père, il tombait sur un autre néant, puisque c'est au moment où il a été conçu que son père a quitté sa mère. Il ne se sentait donc le fruit de rien, disait-il.

On comprend que la jouissance, face à l'interdit de l'érection posé par sa mère, lui soit par conséquent restée hors sens, étrangère et impossible à incarner, qu'il n'a pas pu passer par la castration qui dit non à la fonction phallique, sachant, comme le dit Lacan dans ce même séminaire, que c'est ce qui permet d'avoir jouissance du corps de la femme, autrement dit de faire l'amour⁴. C'est ce qui faisait qu'il se disait amoureux de toutes les femmes, qui n'étaient qu'un même sexe sans rien au-delà : il n'avait pu trouver le signifiant de la femme pour marquer la place qui ne peut rester vide, et c'est ainsi qu'il s'était exclu lui-même de la fonction phallique. L'Autre, pour s'incarner comme être sexué, nécessite le une par une.

Alors on peut se demander comment cet homme s'est construit sur le néant du trou dans l'Autre. Intervient là un autre souvenir d'enfance : il a 5 ans, dans l'entrée de l'appartement, à côté de la porte, il est devant le miroir, il ne parvient pas à voir son image. Il se formule qu'à cette époque, au lieu de faire le choix de franchir la porte et d'entrer dans le monde, il a décidé de s'exclure, d'être étranger au monde. Il s'avère donc que, de la même manière que la jouissance lui est restée étrangère, il s'est fait étranger au monde.

Il dit s'être alors inscrit dans le monde dans une moitié qui a joué un rôle, c'est sa moitié du haut, le cerveau, alors que sa moitié du bas c'était les instincts, le corps. Et il ajoute que, comme ses parents ne le regardaient pas comme le fruit de leur union, il ne pouvait pas rester sans regard. Il se formule qu'il n'a eu qu'une solution, celle de se regarder lui-même, et c'est là qu'il dit s'être dédoublé.

On peut alors se demander sur quoi il a pris appui pour faire tenir sa construction, déjà avant l'analyse. Sans doute peut-on dire qu'il a fallu qu'il

construise ce qu'on peut appeler une énergétique de la jouissance, dans le travail de la physique. Il faisait observer qu'il n'apprenait jamais les formules par cœur, parce qu'il fallait qu'il les redémontre à chaque fois pour se les approprier. Ses premières élaborations dans l'analyse se situaient souvent dans la tentative de saisir son être en faisant référence aux mécanismes de la physique, dans une ex-sistence donc.

Dernièrement, il disait que, dans son travail analytique, il se réappropriait sa moitié qu'il avait exclue, que son cerveau nourrissait son corps dans ce qu'il appelle des « flash-back d'avenir ». Qu'est-ce que c'est, pour lui, des « flash-back d'avenir » ? C'est, explique-t-il, relier les souvenirs d'enfance qui lui reviennent avec ce qu'il est en train de devenir pour son avenir. Les « flash-back d'avenir » sont-ils, pour ce sujet, une façon de se faire un nom d'ex-sistence, ce qui diffère évidemment de la formulation freudienne concernant la névrose, « là où c'était je dois advenir » ? C'est sans doute, pour cet homme, parer à ce qui n'a pas pu s'incarner du sexe.

Je vais passer maintenant à mon dernier point, celui de l'hypothèse Dieu sur le versant du dieu, du dire, dans le discours analytique lui-même qui ex-siste au dit. Ce concept du dire, dans l'analyse, est capital, pour saisir ce que Lacan appelle le tranchant de l'énonciation au-delà de l'énoncé. Ce n'est pas une coupure du Dieu chirurgien, comme pour sainte Thérèse, et c'est même plus qu'une coupure symbolique, car c'est un effet de coupure. Lacan le dit de plusieurs manières : quand il évoque, dans « L'étourdit », le « à côté » de l'énonciation, quand il dit qu'elle est moment d'ex-sistence, dans le sens où cela se produit du discours, en ex-sistant à la vérité justement ⁵.

Cette dimension va plus loin que celle de « là où c'était je dois advenir ». D'ailleurs, Lacan, dans « Radiophonie », est très précis quand il parle de l'épreuve comme ce qui « ne touche à l'être qu'à le faire naître de la faille que produit l'étant de se dire ⁶ ». Peut-on l'entendre ainsi : l'étant implique le temps de se faire à l'être, il faut le temps pour celui qui vient s'y dire, dans un par-être puisqu'il touche à l'être à côté, et précisément en le faisant naître de la faille comme produit. C'est ce qui permet de saisir comment ce sont les effets de vérité qui sont en jeu dans une analyse, que ce soit dans le dire de l'analysant ou dans l'interprétation avec sa dit-mension de non-sens au-delà du sens, de pas-tout qui vise la faille de la structure.

Quant au désir de l'analyste, il est fait d'ex-sistence. Je me demanderai comment on peut le saisir à partir du dispositif de la passe dans notre École de psychanalyse.

Celui qui témoigne de son désir d'analyste dans la passe fait l'histoire du sens qu'il a donné à l'inexistence du rapport sexuel, pour y ex-sister en témoignant du hors-sens. Il met à l'épreuve l'historisation de l'analyse, il s'historise de lui-même, dit Lacan ⁷. On saisit la dimension d'ex-sister dans s'historiser de soi-même. C'est cela qui donne lieu au désir d'analyste, qui est un « lieu dont on est hors sans y penser, mais où se retrouver ⁸ ». C'est cela, le raccord, celui où le psychanalysant passe au psychanalyste.

Je terminerai par la singularité du témoignage à partir duquel nous avons fait une nomination dans notre cartel, en me demandant ce qui a le mieux caractérisé ce passage au désir de l'analyste, son ex-sistence. En essayant de le formuler avec des termes qui soient au plus près du témoignage, je dirai que c'est à l'endroit précis d'une injonction à se taire que l'objet regard a été mobilisé dans la mise en évidence de la fenêtre du fantasme, dans le trou qui a traversé les générations, pour laisser la place à l'objet voix à l'œuvre dans l'engagement dans la psychanalyse. Ce qui a fait la singularité de ce témoignage, c'est comment la marque du symptôme à l'entrée a subi les métamorphoses dues au trajet de la lettre et à ses effets d'écrit, pour rejoindre à la sortie et sur le même bord la marque comme index de séparation d'avec le partenaire et l'Autre. C'est donc ce qui nous a paru le mieux définir la dimension d'ex-sistence du désir de l'analyste.

Mots-clés : jouissance, ex-sistence, effet d'écrit, dire

* [↑](#) Intervention faite à Paris, le 13 février 2014, dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Jouissance, amour et satisfaction ».

1. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, p. 44 et 71.
2. [↑](#) Sainte Thérèse d'Avila, *Vie écrite par elle-même*, Paris, Stock, 1993, p. 367.
3. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 70.
4. [↑](#) *Ibid.*, p. 67.
5. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 450.
6. [↑](#) J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 426.
7. [↑](#) J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 572.
8. [↑](#) J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 266.

Patricia Zarowsky

Le ressort de l'amour *

Je vais commenter le passage choisi pour cette séance qui se trouve à la toute fin de la leçon du 16 janvier 1973 intitulée « L'amour et le signifiant », passage qui se termine par une assertion conclusive sur ce qui fait « le ressort de l'amour ».

L'amour n'est pas un concept psychanalytique au même titre que la jouissance et pourtant nous les trouvons associés dans cet aphorisme, qui court tout au long du séminaire *Encore* : « La jouissance de l'Autre, du corps de l'Autre qui le symbolise, n'est pas le signe de l'amour. » Lacan démontre qu'il y a une disjonction de structure entre la jouissance et l'amour.

Là où la jouissance sexuelle n'écrit pas le rapport entre deux partenaires, l'amour vient « suppléer au non-rapport sexuel », car il fait croire que le sens sexuel va cesser de ne pas s'écrire dans la rencontre. Suppléer ne veut pas dire qu'il écrive le rapport, néanmoins, quand Lacan tente de déterminer « où se rejoignent l'amour et la jouissance sexuelle », il y a à l'horizon, parce que c'est toujours présent chez Lacan, la question du réel qui serait en jeu dans la rencontre amoureuse.

Voici le passage :

« Dans l'amour, ce qui est visé, c'est le sujet, le sujet comme tel, en tant qu'il est supposé à une phrase articulée, à quelque chose qui s'ordonne ou peut s'ordonner d'une vie entière. Un sujet, comme tel, n'a pas grand-chose à faire avec la jouissance. Mais, par contre, son signe est susceptible de provoquer le désir. Là est le ressort de l'amour ¹. »

Je me suis demandé dans un premier temps ce qu'apportait ce passage de nouveau, quatre leçons après la première où Lacan avait énoncé que « l'amour fait signe ».

Disait-il la même chose ? Lacan vient de dire, dans la leçon précédente, qu'il a souvent le sentiment de « raconter la même chose ». Mais raconter la même chose, nous signale-t-il, n'est pas se répéter : « Ce que j'ai dit antérieurement prend son sens après ². » Le travail d'élaboration

doit en passer par les mêmes sillons pour arriver à creuser une ornière qui indique une direction, un sens. Ce sens n'est pas celui d'un enseignement universitaire, qui dirait ce qu'est l'amour, la jouissance, etc. Lacan attend que le sens de son enseignement ait des effets d'écrit et de réel, c'est-à-dire de « déplacement du discours ³ ».

« Qu'est-ce que je peux avoir à vous dire encore depuis le temps que cela dure, et que cela n'a pas tous les effets que j'en voudrais ? », dit-il au début de cette leçon. Lacan poursuit en formulant que, comme il en a « déjà beaucoup dit », il est « réduit à cet étroit cheminement qui fait qu'à chaque instant il faut qu'[il se] garde de reglisser dans ce qui déjà se trouve fait de ce qui s'est dit ⁴ ». Il ne s'agit pas de ne pas glisser dans ce qu'il a déjà dit mais dans ce qui est « déjà fait ». Cette connotation matérielle du « fait » indique le chemin parcouru, frayé par Lacan, qui s'est écrit dans le discours analytique, à partir de ses dits.

Dans la première leçon, Lacan avait avancé que l'amour faisait signe et qu'il était toujours réciproque ; il était question, comme l'a fait valoir Agnès Wilhelm, de l'amour sur son versant narcissique. Tant Freud que Lacan ont toujours mis l'accent sur le caractère narcissique inhérent à l'amour.

Dans la leçon que nous commentons, Lacan réaffirme le versant narcissique de l'amour, qui n'a jamais « fait sortir quiconque de soi-même », et pose la question : « Comment il peut y avoir un amour pour un autre ? » Ce qu'il y a de nouveau dans ce passage est que Lacan tente de désarrimer l'amour de son essence narcissique et qu'il cherche par quelles voies peut s'opérer une ouverture vers l'autre, vers l'altérité. Ici, ce n'est plus l'amour qui « fait signe », mais « l'amour vise le signe d'un sujet » et permet la rencontre.

« Dans l'amour, ce qui est visé, c'est le sujet... »

L'amour est un affect du sujet, qui découle de la nécessité structurale du fait qu'il y a le signifiant – le langage – qui demande complétude, là où il y a un manque-à-avoir, là où est le manque-à-être. « De l'amour on ne peut pas parler », il n'a pas de sens, c'est pourquoi Lacan ne dit pas ce qu'est l'amour mais ce qu'il vise : il vise le sujet.

Première difficulté : au début de cette même leçon, Lacan vient de dire que l'amour « visait l'être ⁵ ». Viser l'être n'est pas exactement la même chose que viser le sujet. L'amour vise l'être de l'Autre, car sa visée – contrairement au désir qui cherche la satisfaction – est une demande de réalisation d'être. Le sujet espère que l'amour viendra combler cette part d'être, perdue,

qui lui a été soustraite par le langage. Mais l'être est ce qui dans le langage « se dérobe le plus », il est ce « qui fuit », il est « là où il est le moins signifiant des signifiants, à savoir la coupure ⁶ ». L'amour vise l'être de l'autre et ne peut que le rater. C'est cette absence d'être du sujet qui fonde la dualité du sujet et de son être ⁷.

L'amour ne peut en visant l'être rencontrer l'autre, mais il le peut en visant le sujet. Le sujet, c'est le sujet de la psychanalyse, celui qui est effet du signifiant. Celui qui dit « je » sans savoir ce qu'il dit, ni qui est ce « je » à partir duquel il parle et auquel il croit. C'est le sujet divisé par le signifiant et supposé à la chaîne signifiante qui le constitue. Le sujet barré : \$.
« Ce qui parle sans le savoir me fait je, sujet du verbe », mais il « ne suffit pas à me faire être ⁸ ». L'amour ne pourra jamais combler l'être du sujet, au mieux il pourra avoir l'idée que dans l'amour « nous ne sommes qu'un ».

« ... le sujet comme tel, en tant qu'il est supposé à une phrase articulée, à quelque chose qui s'ordonne ou peut s'ordonner d'une vie entière. »

Le sujet est marqué par le signifiant qui supporte son manque. Cette phrase articulée dont Lacan parle ici, c'est la lecture que j'en fais, est la phrase du fantasme qui articule le sujet barré du signifiant à son être de manque, $a : \$ \diamond a$.

Je me suis posé la question de savoir si Lacan évoquait ici plutôt « la série des signifiants devenus signes chiffrant la jouissance », dont avait parlé Colette Soler dans son intervention de l'année dernière, « *Lalangue et l'ordre langagier* ⁹ ». Mais l'objection que je me suis faite est que la série des S1, des signifiants maîtres, ne forme pas « une phrase articulée », bien qu'ils puissent aussi déterminer, ordonner, comme le fantasme, une vie entière.

La deuxième objection est que dans la suite Lacan dit que ce sujet que vise l'amour n'a pas grand-chose à faire avec la jouissance, c'est celui dont le signe « est susceptible de provoquer le désir ». Or le désir est le signifié de la chaîne signifiante.

Lacan fait équivaloir « la phrase articulée » et « quelque chose ». Ce « quelque chose » – formulation curieuse lorsque l'on connaît la précision avec laquelle Lacan parle –, serait-ce l'objet a , manque qui fait désirer, qui apparaît dans la faille de l'articulation signifiante ?

Le fantasme détermine le sujet à son insu dans tous ses dits et dans ses actes. Il « ordonne », donne un sens, une direction à ce qui s'écrit pour un sujet et qui se trouve déterminé à son insu, par la phrase inconsciente de son fantasme. Comme dans le cas d'un sujet que je reçois, dont la phrase

du fantasme « être rejetée » ordonne non seulement sa vie amoureuse mais aussi bien sa vie professionnelle. Elle rejette et se fait rejeter.

Vous allez me dire que Lacan dit « le sujet supposé à une phrase qui s'ordonne d'une vie entière », non pas « qui ordonne la vie » du sujet. Jouet-il, Lacan, de l'équivoque entre donner la direction, ordonner et commander ? Car n'est-ce pas la phrase du fantasme qui commande au destin que l'inconscient fait à un sujet ?

« Un sujet, comme tel, n'a pas grand-chose à faire avec la jouissance »

Le sujet visé par l'amour n'aurait pas grand-chose à faire avec la jouissance...

Lacan dit « pas grand-chose », il ne dit pas « pas du tout » à faire. Il n'y a pas de rapport sexuel, mais le sujet jouit des signifiants de son inconscient. Un homme, une femme, ce sont des signifiants « qui ne se situent que d'un discours ¹⁰ », il le dit dans *Encore*. L'année suivante, dans *Les non-dupes errent*, il énonce : « Le dire de l'amour fait évènement [...] quand un homme rencontre une femme ¹¹. » Bien que l'amour « suspende le sens sexuel », Lacan évoque ici l'amour hétérosexuel, qui implique la jouissance sexuelle.

« Mais, par contre, son signe est susceptible de provoquer le désir. Là est le ressort de l'amour »

La quête dans l'amour ne concerne pas d'emblée la jouissance qui pourrait se rencontrer dans le corps à corps avec l'autre, mais plutôt le désir qui se produit dans la rencontre.

Lacan dans ce passage affirme que le ressort de l'amour se trouve dans le désir qu'un sujet éprouve pour un autre sujet. De structure le désir est désir de l'Autre, ce qui se lit non seulement sur son versant narcissique : désirer le désir de l'Autre, mais aussi dans le sens de désirer l'Autre. Ce désir ne se produit que sous certaines conditions, qui sont celles où un sujet s'éprouve affecté par le « signe » d'un autre sujet.

La question du signe avait été introduite par Lacan dès sa deuxième année de séminaire, en 1954. Il cherchait déjà ce qui pourrait être atteint du réel par la parole. Puis après plusieurs années il y revient, en 1973 dans « Radiophonie ». Le signe n'est pas le « signe de quelque chose » mais de la façon dont le sujet se trouve affecté corporellement par l'effet du signifiant. C'est le signifiant qui vire au signe ¹². Le signe indique ce qui des effets de la phrase articulée affecte un sujet dans son corps en l'inscrivant

dans le discours en tant qu'homme ou en tant que femme. Le signe serait ce qui dans l'amour représenterait un sujet pour un autre sujet.

Le sujet visé par l'amour est celui dont le « signe est susceptible de provoquer le désir ». C'est par ce qu'a de plus réel un sujet, le signe, que l'amour supplée au non-rapport. Chaque sujet ne rencontre chez un autre que ce qui fait signe pour lui d'un désir pour cet autre et ce désir touche aux corps.

Ce qui se rencontre de l'autre dans l'amour, ce qui fait désirer, ce ne sont pas les signifiants qui le constituent, mais les effets sur un sujet de ses signifiants ou de ses éléments de *lalangue*, insus par lui. Ce qui fait signe d'un sujet à un autre sujet, c'est son mode de jouissance, son savoir-faire avec le manque, son inconscient. Le signe est signe d'une altérité.

Lacan demande dans *Le Moment de conclure*, soit à la toute fin de son enseignement : « Le désir, pourquoi passe-t-il à l'amour ? » Il répond : « Les faits ne permettent pas de l'expliquer ¹³. »

« *Le ressort de l'amour* »

« Ressort » dit la cause, mais aussi la contingence, le hasard, le pas de sens. La cause de l'amour est le signe. « De l'amour, ce n'est pas le sens qui compte, mais bien le signe comme ailleurs. C'est même là tout le drame ¹⁴ », nous dit Lacan dans *Télévision*.

Quel est ce drame ? L'amour fait croire que le rapport sexuel va cesser de ne pas s'écrire, mais l'amour n'écrit aucun rapport. L'amour rate la rencontre parce qu'elle n'est rencontre que de deux sujets divisés par leur inconscient. Le sujet ne rencontre dans l'amour que la division de l'autre. L'amour vise l'être de l'Autre du signifiant, mais il ne peut dire ce qu'il aime en l'Autre, sauf à mentir, car le signifiant ment. Il ment au sujet et à l'Autre tout en disant vrai. « L'amour c'est deux mi-dire qui ne se recouvrent pas. Et c'est ce qui en fait le caractère fatal. C'est la division irrémédiable ¹⁵. »

En conclusion

La rencontre amoureuse relève de la contingence, charge est laissée aux sujets de reconnaître et de se faire les dupes de la dysharmonie entre inconscients, pour que l'amour quand il se produit ne vire pas à la haine.

Ce ne sont pas les dits de l'amour qui permettent de dire, ni de savoir pourquoi on aime tel sujet plutôt que tel autre, ni pourquoi on est aimé. L'amour est un mystère.

Pour l'illustrer, voici un petit extrait d'un dialogue qui traverse tous les temps et qui date des années 1900. Il est extrait de l'opéra de Puccini *La Fille du Far West*.

Un homme aime une femme qui en aime un autre.

Le premier demande à la femme : « Qu'est-ce qu'il a pour que tu l'aimes tant ? » Celle-ci répond : « Et vous ? Qu'est-ce que vous me trouvez ? » (Il ne répond pas.)

Un peu après, ce même homme repose la question à un ami : « Mais qu'est-ce qu'elle voit, dis-moi, qu'est-ce qu'elle lui trouve à ce fantoche ? » L'ami répond : « Elle lui trouve forcément quelque chose ! Amour, amour ! Paradis ou enfer, tu es ce que tu es : Tous, dans ce monde maudit, tombent amoureux ! »

Mots-clés : amour, sujet, être, désir, signe

* ↑ Intervention faite à Paris le 6 mars 2014 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Jouissance, amour et satisfaction ». Commentaire d'un extrait de la leçon du 16 janvier 1973 du séminaire *Encore* allant de « Dans l'amour ce qui est visé, c'est le sujet » jusqu'à « Là est le ressort de l'amour » (*Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 48).

1. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 48.
2. ↑ *Ibid.*, p. 36.
3. ↑ J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 407.
4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 39.
5. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 40.
6. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, Éditions de La Martinière, Le Champ freudien éditeur, 2013, p. 482.
7. ↑ F. Balmès, *Structure, logique, aliénation*, Toulouse, Érès, 2011, p. 95.
8. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 108.
9. ↑ C. Soler, « *Lalangue* et l'ordre langagier », *Mensuel*, n° 81, octobre 2013.
10. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 34.
11. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXI, Les non-dupes errent*, leçon du 18 décembre 1974.
12. ↑ J. Lacan « Radiophonie », op. cit., p. 413.
13. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXV, Le Moment de conclure*, leçon du 11 avril 1978, inédit.
14. ↑ J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 64.
15. ↑ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, leçon du 15 janvier 1974, inédit.

Éliane Pamart

De l'amour à la haine *

Lorsque nous abordons le séminaire *Encore*, nous pouvons nous réjouir à l'idée de lire sous la plume de Lacan des choses nouvelles sur l'amour. Certes il nous parle d'amour, de jouissance, de satisfaction, mais aussi de la haine, moins réjouissante bien qu'elle soit porteuse d'une jouissance tenace, et j'avoue que je n'avais jamais pris en compte le fait que Lacan en parle à la dernière page de ce séminaire, où il articule amour et haine dans cette phrase pourtant bien connue : « La vraie amour débouche sur la haine. »

En me référant à la première partie de la phrase du passage qu'il nous revient de commenter et que Patricia vient de développer largement, je me suis arrêtée sur : « dans l'amour ce qui est visé, c'est le sujet » sachant que quelques pages plus loin on lit : « Une haine solide, ça s'adresse à l'être ¹. » D'une part l'amour vise le sujet et d'autre part la haine s'adresse à l'être. Quel est le ressort de ce virage qui permet le passage de l'amour à la haine, où le sujet est visé dans son être de vivant ?

Freud nous a enseigné que l'amour est narcissique, Lacan le reprend à son compte dans ce début de séminaire, autrement dit, tout comme Narcisse, le sujet dans l'amour s'assure d'une image aimable, dans tous les cas, une image qui lui convient grâce à laquelle il peut se reconnaître *via* le signifiant qui le porte.

Cette scène mythique de Narcisse contemplant désespérément son image qui l'empêche d'adresser sa demande d'amour à un ou une partenaire a inspiré Freud, donnant son titre à « Pour introduire le narcissisme », de 1914. Il tente précisément de justifier cliniquement le passage de l'amour narcissique à l'amour du semblable, du partenaire, en mettant à nu la relation d'objet.

Il découvrira rapidement qu'une autre scène, dite primitive, hante l'inconscient de ses patients, où apparaît la première représentation du couple, par exemple chez l'homme aux loups. Il est alors confronté aux représentations inconscientes bien que refoulées du couple sexuel sur lesquelles

s'appuie le fantasme, où le théâtre intérieur de chaque sujet s'inscrit derrière des souvenirs-écrans et quelques autres scènes.

Le théâtre et ses comédiens présentent eux aussi des scènes d'amour et leur succès dépend précisément de ce qui vient y répondre inconsciemment chez le spectateur, d'où l'intérêt pour la littérature et sa mise en scène de ce qui fait faillite dans les affaires d'amour, que ce théâtre soit dit antique ou contemporain. Lacan le soulignera dans *Télévision* : « Les acteurs sont capables des plus hauts faits, comme on le sait par le théâtre. Le noble, le tragique, le comique, le bouffon [...], bref l'éventail de ce qui produit la scène d'où ça s'exhibe – celle qui clive de tout lien social les affaires d'amour – l'éventail, donc, se réalise, – à produire les fantasmes dont les êtres de parole subsistent dans ce qu'ils dénomment, on ne sait trop pourquoi, de la "vie 2" ».

« C'est la vie » est l'expression consacrée pour signifier qu'il y a eu rupture amoureuse, autre manière de dénoncer le non-rapport sexuel, celui « qui ne cesse pas de ne pas s'écrire », impliquant l'exil du sujet qui conduit au ratage des affaires d'amour.

L'amour est une demande d'être qui se sustente des signifiants de l'autre, celui qui se fait dans la relation cet « objet *a*, qui n'est qu'un semblant d'être, parce qu'il semble nous donner le support de l'être ³ ».

Pour illustrer mon propos, voici un passage de R. Gary dans *Clair de femme* :

« Les problèmes du couple, qu'est-ce que c'est ? Ou bien il y a des problèmes, ou bien il y a un couple. [...]

C'est paraît-il souvent très difficile, douloureux, ça se décolle, ça fait eau. Ça fout le camp...

Écoute Michel, qu'est-ce que c'est que cette idée de me réveiller au milieu de la nuit pour me parler des problèmes de couple ?

[...]

Je veux savoir pourquoi on n'a pas de problèmes de couple, bon sang !

Il y a des mauvaises rencontres, c'est tout.

À moi aussi ça m'est arrivé. À toi aussi. Comment veux-tu distinguer le faux du vrai, quand on crève de solitude ? On rencontre un type, on essaie de le rendre intéressant, on l'invente complètement, on l'habille de qualités des pieds à la tête, on ferme les yeux pour mieux le voir, il essaie de donner le change, vous aussi, s'il est beau et con on le trouve intelligent, s'il vous trouve conne, il se sent intelligent, s'il remarque que vous avez les seins qui tombent, il vous trouve de la personnalité, si vous commencez à sentir que c'est un plouc, vous vous dites qu'il faut l'aider, s'il est inculte, vous en savez assez pour deux, s'il veut faire ça tout le temps, vous vous dites qu'il vous aime, s'il n'est pas très porté là-dessus, vous vous dites que ce n'est pas ça

qui compte, s'il est radin, c'est parce qu'il a eu une enfance pauvre, s'il est mufle, vous vous dites qu'il est nature, et vous continuez ainsi à faire des pieds et des mains pour nier l'évidence, alors que ça crève les yeux et c'est ce qu'on appelle les problèmes de couple, *le* problème de couple, quand il n'est plus possible de s'inventer, l'un l'autre, et alors, c'est le chagrin, la rancune, la haine, les débris que l'on essaie de faire tenir ensemble à cause des enfants ou tout simplement parce qu'on préfère encore être dans la merde que de se retrouver seule. Voilà. Dors.

Bon maintenant, je me suis fait tellement peur que je ne vais pas pouvoir dormir.

Allume un peu, que je te regarde pour me rassurer. Ouf c'est bien toi. [...] Il y avait certes des limites physiques, il fallait séparer nos souffles, s'écarter, s'espacer, se lever, se dédoubler, et c'est toujours autant de perdu. Quand on a deux corps, il vient des moments où l'on est à moitié.

- Est-ce que je suis envahissante ?

- Terriblement, lorsque tu n'es pas là ⁴. »

Voilà une définition de l'amour ! Outre le fait que Gary nous montre ici combien « parler d'amour est en soi une jouissance ⁵ », ce texte met l'accent sur l'essentiel des enjeux de l'amour, c'est-à-dire donner un plus d'être au sujet là où il en manque. Aimer, c'est vouloir être aimé, c'est une demande d'être pour se reconnaître dans les dits de l'autre, se nourrir de ses signifiants, parce que l'être, nous dit Lacan, « on ne le fait que supposer à certains mots ⁶ ». C'est aussi le compléter à l'occasion pour ajuster son être au plus près de celui du partenaire pour assurer son ex-sistence.

Au fond, dans l'amour, on pourrait dire que, tout comme l'analyste ou le comédien, il y a un partenaire qui y répond, qui fait illusion, mais, à la différence de l'analyste et du comédien, il s'illusionne à vouloir maintenir l'illusion pour lui-même, jeu qui se termine par : « Ce n'était pas elle, ce n'était pas lui. »

C'est la version narcissique de l'amour menteur qui maintient les idéaux du sujet avec ce fantasme de fusion, de ne faire qu'Un avec l'autre, qui vise l'unarité pour éviter la solitude inhérente à l'inconscient, indépendamment de sa fonction de suppléance au non-rapport sexuel. « L'amour n'est que le désir d'être Un ⁷ », nous dit Lacan, qui demande à la fin d'*Encore* : « L'abord de l'être n'est-ce pas là que réside l'extrême de l'amour, la vraie amour ⁸ ? » Mais précisément la vraie amour bascule sur la haine, se passant le flambeau de l'une à l'autre comme un relais d'impossible.

En effet, ce qui fait le drame de l'amour, c'est son impossibilité à rejoindre ce rapport d'unarité ou d'harmonie qu'il visait, faisant d'autant plus émerger son ratage quand il se heurte au noyau réel du narcissisme de l'être de l'autre.

Si l'amour est la reconnaissance de deux savoirs inconscients face à leur destin de solitude, d'exil du rapport sexuel, il ne cesse pas de vouloir faire Un avec l'autre, en dépit de l'être de jouissance propre à chaque partenaire.

Quant à la haine, si, comme Lacan le souligne, elle « ne relève pas du plan dont s'articule la prise du savoir inconscient ⁹ », elle vise et dénonce souvent par l'insulte ce point de jouissance de l'être qui le caractérise dans sa manière d'être au monde, dans son discours, sans qu'il veuille rien en savoir de plus. C'est un point d'impossible, d'irréversible, de non-retour à la subjectivité de l'autre, parce que le réel destitue le sujet et que la haine vise ce point de réel du sujet.

Lacan écrit : « Rien ne concentre plus de haine que ce dire où se situe l'ex-sistence ¹⁰ », c'est-à-dire son existence de jouissance, son sinthome, avec sa jouissance autiste. La haine vise ce réel dans l'autre et n'aboutit qu'à sa destruction, là où l'amour tente de composer au-delà de cette unarité de jouissance.

Mais n'est-ce pas une autre manière de reprendre ce que Freud soulignait déjà dans son article « Pulsions et destins des pulsions » de 1915 ? « La haine en tant que relation d'objet, est plus ancienne que l'amour ; elle provient du refus originaire que le moi narcissique oppose au monde extérieur, prodiguant les excitations. En tant que manifestation de la réaction de déplaisir suscitée par des objets, elle demeure toujours en relation intime avec les pulsions de conservation du moi [...] ¹¹. » Et c'est bien ce qui la rend tenace et irréversible, visant la destructivité de l'autre sans aucune alternative possible – cf. ce texte contemporain de Stéphanie Marchais, *Corps étranger* ¹², mis en scène récemment à Paris au théâtre de la Tempête.

De ce fait, la haine, bien que lucide, s'avère délétère pour la civilisation *via* les institutions, car elle contamine de manière larvée le discours commun le plus politiquement correct, érigeant en bouc émissaire toute jouissance perçue comme étrangère à la sienne, ce qui incite à la ségrégation et au racisme, dont Freud et Lacan avaient su nous avertir.

En s'infiltrant dans les discours les plus communs, laissant libre cours à « la banalité du mal » comme le dénonçait Hannah Arendt, la haine suscite des unarités de jouissance qui justifient la constitution de groupuscules extrémistes, dont les objectifs ne sont que violence et destruction. Tout groupe se heurte à ce réel et devient tributaire de ce mécanisme d'exclusion et de radicalisation quant à une jouissance supposée autre, différente et plus avantageuse que la sienne.

Enfin, je conclurai sur une note optimiste, alors que, à l'heure où je terminais cet écrit, j'apprenais la mort d'Alain Resnais, cet extraordinaire réalisateur de cinéma. À cette occasion, était diffusée l'une de ses dernières interviews, suivie du témoignage de celle qui l'a accompagné dans son œuvre et dans sa vie. Signe que l'amour est possible, sous réserve que, comme Gary le souligne, on puisse encore « s'inventer l'un l'autre », signe d'une reconnaissance énigmatique de deux savoirs inconscients, pari qui n'est peut-être pas donné à tous les couples.

Mots-clés : être, amour, haine, réel

* [↑](#) Intervention faite à Paris, le 6 mars 2014, dans le cadre du séminaire de l'EPFCL, « Jouis-
sance, amour et satisfaction ».

1. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 91.
2. [↑](#) J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, coll. « Le champ freudien », 1974, p. 61.
3. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 87.
4. [↑](#) R. Gary, *Clair de femme*, Paris, Folio, 1982, p. 48-49.
5. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 77.
6. [↑](#) *Ibid.*, p. 107.
7. [↑](#) *Ibid.*, p. 12.
8. [↑](#) *Ibid.*, p. 133.
9. [↑](#) *Ibid.*, p. 132.
10. [↑](#) *Ibid.*, p. 110.
11. [↑](#) S. Freud, 1915, *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1976, p. 43.
12. [↑](#) S. Marchais, *Corps étranger*, Paris, éditions Quartett, 2010.

Carlos Guevara

De la visée de l'amour *

« L'amour, c'est la rencontre de deux solitudes voisines ¹. »

Pour mon commentaire de ce soir, je voudrais revenir au début du séminaire *Encore*, tout simplement pour rappeler la visée de Lacan. Ainsi nous dit-il : « Je vais d'abord vous supposer au lit, un lit de plein emploi, à deux ². » Une manière d'annoncer le programme du séminaire et de nous rappeler une fois de plus que la réalité de l'inconscient est sexuelle. Cela peut paraître anodin, sauf à tenir compte du fait que cet oubli s'est déjà produit, dans l'histoire de la psychanalyse. C'est intéressant de voir comment ce qui fait le cœur de la réalité inconsciente peut être escamoté par des psychanalystes. On n'est jamais à l'abri.

C'est d'autant plus déconcertant si on tient compte du fait que la clinique ordinaire du psychanalyste, celle des névrosés avant tout, ne parle que de ça, de tous les déboires, des impasses, des tracas, des ratages des sujets avec leur désir, avec leur corps, avec leurs affects qui s'embrouillent. La visée première du séminaire est de nous rappeler que ce qui nous intéresse, comme analystes, est ce qui conduit à l'étreinte des corps avec tout ce qu'elle comporte de ratage.

Nous savons déjà que la question de la jouissance tiendra le rôle central du séminaire, mais ce qui est un peu plus énigmatique est la référence que Lacan fait à l'amour dans ce séminaire. Il faut souligner que, dans son parcours, il s'est beaucoup occupé de la question de l'amour pendant au moins la décennie qui va de son premier séminaire à celui sur le transfert, des années 1950 aux années 1960. Il s'attellera à commenter la conception freudienne de l'amour, la dimension narcissique de celui-ci, la « relation d'objet », le « choix d'objet ». C'est en effet, dans les années 1950 où Lacan commence son enseignement, dans ces termes que l'on nomme la relation – d'amour – du sujet avec l'autre. Je me réfère à cette œuvre centrale de Freud : *Pour introduire le narcissisme*, où l'on peut lire : « L'homme n'a que

deux objets primitifs : lui-même et la femme qui s'occupe de lui. » Cela ne lui laisse que quatre types de fixation. Les trois premiers sont tournés vers lui-même. On aime ce qu'on est soi-même ; ce qu'on a été ; ce qu'on voudrait être. Le quatrième type de choix concerne le choix d'objet extérieur : on aime la personne qui a été une partie de son propre moi – c'est l'amour de type narcissique – ou on aime la femme qui nourrit et l'homme qui protège – c'est l'amour par étayage (dit aussi anaclitique) mais qui reste en réalité encore une des formes de l'amour narcissique.

Il y a aussi le moment fécond du séminaire *Le Transfert*, qu'on a commenté un peu lors des premières séances du séminaire cette année, où Lacan s'efforce de distinguer les rapports de l'amour et du désir, où il met en exergue la fonction désirante de l'amour, ou la notion de faille du sujet, aussi nommée manque à être, qui constitue la même source du désir et de l'amour, ce dernier étant une suppléance, un voile pour couvrir cette béance.

Vient ensuite une autre décennie, celle qui va du séminaire *Le Transfert* jusqu'au séminaire qui précède *Encore*, dans laquelle il va approfondir le champ du désir, la question de l'amour passant à un deuxième plan. Ainsi, Lacan produira son objet petit *a*, élaborera la logique du fantasme où s'oriente le désir et construira le concept de jouissance.

Le séminaire *Encore* marque un point de renouveau sur la question de l'amour ; on peut dire qu'il renaît de ses cendres dans l'œuvre de Lacan.

Dès la première leçon du séminaire, Lacan part d'un constat : « L'analyse démontre que l'amour dans son essence est narcissique, et dénonce que la substance du prétendu objectal – baratin – est en fait ce qui, dans le désir, est resté, à savoir sa cause, et le soutien de son insatisfaction, voire de son impossibilité. L'amour est impuissant, quoiqu'il soit réciproque, parce qu'il ignore qu'il n'est que le désir d'être Un, ce qui nous conduit à l'impossible d'établir la relation d'eux. La relation *d'eux* qui ? – deux sexes ³. »

On peut noter dans cette formulation la réactualisation de ce qu'il avait déjà avancé dès 1954, dans le séminaire *Les Écrits techniques de Freud* : « L'amour se distingue du désir, considéré comme la relation-limite qui s'établit de tout organisme à l'objet qui le satisfait. Car sa visée n'est pas de satisfaction, mais d'être. C'est pourquoi on ne peut parler d'amour que là où la relation symbolique existe comme telle ⁴. »

Dans ces années, Lacan s'efforce de produire une formulation de l'amour qui ne relève pas seulement de l'imaginaire. C'est pourquoi il introduira la notion d'amour comme pacte symbolique et ensuite une alternative à l'amour passion, celle de l'amour comme don actif : « Apprenez à distinguer

maintenant l'amour comme passion imaginaire, du don actif qu'il constitue sur le plan symbolique. L'amour, l'amour de celui qui désire être aimé, est essentiellement une tentative de capturer l'autre dans soi-même, dans soi-même comme objet [...]. Le désir d'être aimé, c'est le désir que l'objet aimant soit pris comme tel, englué, asservi dans la particularité absolue de soi-même comme objet. Celui qui aspire à être aimé se satisfait fort peu, c'est bien connu, d'être aimé pour son bien. Son exigence est d'être aimé aussi loin que peut aller la complète subversion du sujet dans une particularité, et dans ce que cette particularité peut avoir de plus opaque, de plus impensable. On veut être aimé pour tout – pas seulement pour son moi, comme le dit Descartes, mais pour la couleur de ses cheveux, pour ses manies, pour ses faiblesses, pour tout [...] aimer c'est aimer un être au-delà de ce qu'il apparaît être. Le don actif de l'amour vise l'autre, non pas dans sa spécificité, mais dans son être ⁵. »

Il ajoute un peu plus loin : « L'amour, non plus comme passion mais comme don actif, vise toujours, au-delà de la captivation imaginaire, l'être du sujet aimé, sa particularité. C'est pourquoi il peut en accepter très loin les faiblesses et les détours, il peut même en admettre les erreurs, mais il y a un point où il s'arrête, un point qui ne se situe que de l'être – quand l'être aimé va trop loin dans la trahison de lui-même et persévère dans la tromperie de soi, l'amour ne suit plus ⁶. »

Il est intéressant de souligner que c'est aussi dans ce séminaire de 1954 que Lacan propose donc l'amour comme une des voies de réalisation de l'être, mais aussi deux autres : celles de la haine et de l'ignorance. Cette triade dans son rapport à l'être restera invariable chez Lacan et dans le séminaire *Encore* il les nommera « passions de l'être ».

En relisant le *Séminaire I*, j'ai pu constater que Lacan aborde les mêmes points qu'on voit apparaître dans le séminaire *Encore* en ce qui concerne l'amour. Dès lors, on peut essayer de distinguer ce qui reste de son élaboration première de ce qui change.

Du côté de ce qui change, on a déjà pointé la référence à l'objet petit *a*, ce reste qui fait tenir l'image. De même, la référence à la jouissance, conception absente dans l'élaboration de 1954.

Nous pouvons grâce à la lecture des premiers chapitres du séminaire avancer d'autres références qui feront que la conception de l'amour et son articulation à l'être seront remaniées.

Sans être exhaustif, je me contenterai de souligner quelques points. En ce qui concerne l'être et la jouissance, Lacan nous montre, à la fin du

premier chapitre d'*Encore*, l'incompatibilité d'une certaine conception de l'être et la réalité de la jouissance sexuelle : « Mais l'être, c'est la jouissance du corps comme tel, c'est-à-dire comme asexué, puisque ce qu'on appelle la jouissance sexuelle est marqué, dominé, par l'impossibilité d'établir comme tel, nulle part dans l'énonçable, ce seul Un qui nous intéresse, l'Un de la relation *rapport sexuel* ⁷. »

L'impossibilité du rapport sexuel et la jouissance ainsi définie dans une distribution, dont la frontière est à situer dans sa référence à la jouissance phallique, référence qui permet de situer la jouissance non prise dans ce registre, jouissance féminine, le pas-tout de la femme, conduisent inévitablement à concevoir la dimension de l'être, c'est-à-dire de l'Un, différemment : « Des femmes à partir du moment où il y a les noms, on peut en faire une liste, et les compter [...] c'est bien qu'on peut les prendre une par une, ce qui est l'essentiel. Et c'est tout autre chose que l'Un de la fusion universelle ⁸. »

Dans le deuxième chapitre, Lacan précise la notion du signifiant comme cause de la jouissance – ce que nous avons largement commenté l'année dernière –, et nous voyons bien que c'est un pas nécessaire pour établir que les rapports entre les sexes sont réglés par le discours. Ainsi, Lacan note ceci dans le troisième chapitre du séminaire : « Le mot *référence* en l'occasion ne peut se situer que de ce que constitue comme lien de discours. Le signifiant comme tel ne se réfère à rien si ce n'est à un discours, c'est-à-dire à un mode de fonctionnement, à une utilisation du langage comme lien ⁹. »

Ainsi, le traitement de la question de l'être glisse d'une conception universelle vers une conception qui désigne le lieu d'un être parlant dans un lien de discours. On s'intéresse dès lors à la question de savoir ce que c'est que d'être un homme, que d'être une femme. Lacan nous dit : « Un homme, ce n'est rien d'autre qu'un signifiant. Une femme cherche un homme au titre du signifiant. Un homme cherche une femme au titre [...] de ce qui ne se situe que du discours, puisque, si ce que j'avance est vrai, à savoir que la femme n'est pas-toute, il y a toujours quelque chose qui chez elle échappe au discours ¹⁰. »

Dans le chapitre IV du séminaire, où se trouve le paragraphe qui nous concerne ce soir, Lacan s'attelle à expliquer sa formule : « La jouissance n'est pas le signe de l'amour », et pour cela, alors qu'il a déjà beaucoup avancé sur le concept de jouissance et son articulation au signifiant, il va nous proposer une articulation entre l'amour et le signifiant.

Il nous rappelle alors que jadis il a « pu dire également que l'amour vise l'être, à savoir ce qui, dans le langage, se dérobe le plus ¹¹ ». Il reprendra donc

cette question de l'être encore une fois pour souligner un leurre qui tend à toujours nous ramener vers une conception universelle, voire éternelle, de l'être. En quelque sorte, son effort est celui de sortir cette question du traitement philosophique et pour cela il nous rappelle que le discours analytique met en évidence que l'opération du langage d'un côté nous impose l'être et de l'autre nous oblige à admettre que de l'être, nous n'avons jamais rien. Il faut discerner que d'une part effectivement nous n'obtenons jamais une signification satisfaisante de l'être, mais que d'autre part le signifiant dans sa fonction de pure référence impose cette dimension d'être. Ce pourquoi Lacan propose de le traiter en tant que par-être, à distinguer du paraître.

Au fil du chapitre, Lacan pose les questions qui montrent l'insuffisance de l'ancienne formule selon laquelle l'amour vise l'être, à cause précisément du leurre déjà indiqué. Ainsi, il devient nécessaire d'interroger la conception purement narcissique, imaginaire de l'amour, puisqu'elle ne répond pas du fait qu'il peut y avoir amour pour un autre. On voit aussi que, en ce qui concerne la question de l'être, la seule réponse du manque à être reste insuffisante pour expliquer au nom de quoi ce sentiment qu'on appelle amour peut conduire un être parlant à établir un lien avec un autre.

Lacan, avec l'aide de la théorie des ensembles, propose une lecture de l'Un différente de celle de l'Un de la totalité : à sa place, il s'agit de l'un comme élément d'une série, des uns d'un ensemble dont chacun est singulier et dont le critère d'appartenance à cet ensemble est le seul fait de compter comme un. C'est ramener, réduire la question de l'être à sa dimension purement signifiante, on peut dire même de chiffre ou de lettre.

C'est la raison pour laquelle à la fin de ce chapitre il propose une nouvelle formulation concernant la visée de l'amour. Ainsi, il vise l'être mais en tant que signifiant qui produit cet effet qu'on appelle sujet. On peut dire aussi que l'amour vise le sujet à partir de ce qui du sujet fait signe, c'est-à-dire comme pur effet du fonctionnement signifiant.

On voit à quel point Lacan pousse l'élaboration pour aller au-delà de la conception de l'amour comme illusion et rendre compte de l'opération de l'amour qui permet la rencontre. Il se produit un glissement d'une conception de ce que « l'amour n'est pas » à une où il s'agit de comprendre « ce qu'il est ». Ainsi, il réactualise cette fonction déjà évoquée dans le séminaire *Le Transfert*, celle de la fonction désirante de l'amour.

Grâce au fait que l'amour vise le sujet, il fait intervenir le signe qui provoquant le désir conduit les corps à l'étreinte, à la rencontre dans le lit.

Mots-clés : amour, être, sujet, jouissance

* [↑](#) Intervention faite à Paris le 6 mars 2014, dans la cadre du séminaire de l'EPFCL « Jouissance, amour et satisfaction ».

1. [↑](#) Rainer Maria Rilke, *Lettres à un jeune poète*.
2. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 10.
3. [↑](#) *Ibid.*, p. 12.
4. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, leçon du 7 juillet 1954.
5. [↑](#) *Ibid.*
6. [↑](#) *Ibid.*
7. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 12-13.
8. [↑](#) *Ibid.*, p. 15.
9. [↑](#) *Ibid.*, p. 32.
10. [↑](#) *Ibid.*, p. 34.
11. [↑](#) *Ibid.*, p. 40.

RIP : RÉSEAU INSTITUTION ET PSYCHANALYSE

Manuelle Krings

Existe-t-il un art de punir en milieu thérapeutique * ?

Face au passage à l'acte au sein du dispositif thérapeutique, comment répond le clinicien ?

Au cours de leur vie, certains sujets psychotiques nécessitent un hébergement thérapeutique pendant une ou plusieurs années. Ces lieux de vie ne sont évidemment pas épargnés par les difficultés liées à la vie collective : manquements, débordements ou transgressions questionnent les cliniciens, qui tentent d'y répondre tout en maintenant la visée thérapeutique du lieu d'accueil.

Si un processus thérapeutique qui vise à soutenir le sujet dans son rapport au monde ne peut faire abstraction de la responsabilité de ce sujet au sein du lien social dans l'institution thérapeutique, comment articuler soigner et sanctionner ? Existe-t-il un « art de punir » au sein d'un dispositif thérapeutique ?

Contexte clinique

C'est à partir d'une clinique en habitations protégées que je vais tenter d'amener des éléments de réponse.

Une habitation protégée est à la fois un lieu de vie et un lieu de soins où vivent ensemble des personnes souffrant de pathologie psychiatrique et ne pouvant être traitées en ambulatoire pour des raisons liées à la sévérité de la décompensation ou à la précarité relative du lien sociofamilial dans lequel elles sont inscrites. La durée du séjour est limitée et définie dans une convention de séjour. Le séjour est conditionné par un projet thérapeutique, auquel adhère le résident malade mental soit par choix, soit par dépôt quand il ne parvient pas ou plus à vivre de façon autonome dans un logement sans encadrement thérapeutique ou lorsqu'il quitte un établissement hospitalier ou pénitentiaire.

Les intervenants sont présents de façon intermittente pendant la journée et selon un horaire établi.

Parmi les résidents, une large majorité souffrent de décompensation psychotique, rendant difficile et parfois impossible l'inscription dans le lien social en dehors d'un milieu protégé. Pour beaucoup, l'inscription dans un rapport de parole adressée reste défailante. Confrontés à l'angoisse, ils court-circuitent la mise en mots et l'élaboration psychique qui pourrait en découler et favorisent l'agir. Ce sont des patients pour lesquels un traitement individuel de type psychothérapique ne suffit pas et chez qui la psychose a des effets délétères au niveau de l'inscription dans le lien social. Ils sont soit en marge, soit exclus du système sociétal. Ils ont, même jeunes, des parcours difficiles émaillés de mises à l'écart ou d'exclusion qui bien souvent ne font pas sens pour eux et dont ils sortent fragilisés, enclenchant parfois la spirale de la colère. Ils sont accueillis dans des lieux d'accueil et de soins résidentiels qui sont pour la plupart des lieux de vie collective. Vivre ensemble ne va jamais de soi et donc pas non plus quand sont rassemblées des personnes psychotiques fragilisées.

À l'évidence, ces lieux sont plus souvent qu'à leur tour le théâtre de transgressions et de débordements qui ont pour conséquence de rendre l'atmosphère impropre à un travail thérapeutique, liée entre autres choses à un sentiment d'insécurité. L'ambiance en question devrait y être plus sécurisante que sécurisée pour que chaque résident puisse prendre le risque de sa singularité et donc de ses choix dans sa trajectoire thérapeutique.

Ces transgressions et débordements peuvent pourtant être l'expression de la pathologie des résidents. Ils impliquent bien sûr le résident à l'initiative de l'acte et les autres directement concernés, mais aussi le dispositif thérapeutique en tant que tel. C'est en cela que ces passages à l'acte convoquent non seulement les garants de la règle mais aussi le clinicien.

À titre d'exemples, on peut citer les esquives répétées face aux tâches de la vie collective, les dépenses des économies prévues pour s'installer, l'absence là où on est attendu pour une démarche administrative, les vols, les violences, les insultes, les tentatives de suicide.

L'agir comme expression symptomatique

Suivant l'aptitude du psychotique à recourir au symbolique, on peut distinguer plusieurs cas de figure.

Le sujet psychotique peut avoir construit sa métaphore délirante. On peut dire qu'il use d'un symbolique de suppléance ¹, ses comportements

sont pour la plupart interprétables à partir de son inscription dans le rapport à l'Autre, lequel peut être abordé par le biais de la production délirante. La réponse du soignant passe par la parole et l'inscription dans la chaîne signifiante est déjà en soi une manière de border, de limiter la jouissance du symptôme qui se prend dans les rets du langage. Il est habituel que le thérapeute devienne l'objet de méfiance jusqu'au soupçon, voire la haine, et du même coup une adresse à la transgression quand il incarne les règles du dispositif. Il se repère alors dans le transfert à partir de la place à laquelle l'assigne le patient et veille à se décaler de la place de l'Autre persécuteur pour éviter ainsi l'exaltation érotomane ou le déchaînement persécutif. Dans ce contexte, la pratique à plusieurs offre une opportunité précieuse permettant un transfert diffracté bien utile pour traiter les dérivés transférentielles de l'hainamoration et de la dissociation.

Mais la construction de la métaphore délirante n'est pas la seule solution du sujet psychotique. Il dispose d'autres types de solutions qui n'usent pas du symbolique mais qui procèdent à une opération réelle sur le réel de la jouissance qui n'est pas prise dans les rets du langage, tels l'œuvre ou l'acte, comme le dit Colette Soler ². On peut à cette occasion évoquer le roman de Camus *L'Étranger*, où l'auteur rend si bien compte de l'acte qui reste étranger à Meursault.

Les traitements du réel par l'acte ne laissent que peu de place au psychanalyste du fait du peu d'usage de la parole. Si le positionnement subjectif du sujet psychotique exclut quasiment le psychanalyste dans une pratique de la cure, il convoque néanmoins le psychiatre et les dispositifs de soins.

L'acte est un traitement du réel par le sujet psychotique spécifié la plupart du temps par le fait que le sujet ne peut rien en dire, ne peut le problématiser et le tient bien souvent comme *étranger* à lui-même ³. L'acte s'échoue contre les limites de la légalité et s'offre comme une modalité pour traiter subjectivement l'insupportable de l'Autre social. Il confronte le sujet aux limites de la légitimité et de la légalité, ce qui convoque les travailleurs sociaux mais aussi le psychiatre et le monde juridique.

Les psychotiques qui court-circuitent la parole, au fur et à mesure des transgressions, augmentent le risque de l'exclusion des circuits de soins, qui deviennent alors une antichambre de la prison ou de la rue. L'enjeu du psychiatre est d'offrir une continuité de soins à ces patients qui sont d'abord vulnérables même s'ils peuvent aussi être dangereux. Dans la mesure où ces actes témoignent de la singularité du sujet, ils devraient être accueillis et traités, mais comme ils mettent à mal la communauté thérapeutique

et le dispositif thérapeutique en tant que tel, ils devraient être limités, voire bannis.

Et voilà les cliniciens en plein *paradoxe* : accueillir le symptôme et mettre à mal le dispositif thérapeutique ou préserver le dispositif mais ne pas accueillir le symptôme, ce qui serait contraire au fondement de l'éthique analytique. Paradoxe interrogeant les relations dangereuses entre la psychanalyse et la psychothérapie institutionnelle.

Qu'est-ce qui spécifie un dispositif institutionnel psychothérapeutique qui s'oriente de la psychanalyse ?

Les structures d'accueil ont leur règlement d'ordre intérieur et leurs critères d'inclusion et d'exclusion. Qui dit règles dit transgressions possibles et donc pose la question de la sanction. Ce ne sont pas des zones de non-droit mais ce ne sont pas non plus des lieux de rééducation. Ce sont d'abord des lieux thérapeutiques et il faut qu'ils le restent, et c'est sur cette visée que se joue la différence.

Pour parer un tant soit peu à la pure répétition à l'identique de l'acte resté étranger au sujet, nous pouvons utiliser les effets de la confrontation avec l'ordre social comme une réarticulation possible avec le signifiant au sein d'un discours.

Un dispositif de soins psychiatriques qui s'oriente de la psychanalyse prend en compte le symptôme comme expression de la subjectivité du patient et traite ledit symptôme dans le transfert à partir d'un rapport de parole. Cette démarche implique de soutenir un discours où le symptôme se fait énigme et non déviance par rapport à une norme. Il s'agit cliniquement de :

- retrouver la voie d'une adresse à la parole et rendre au symptôme sa fonction de lien social ;
- chercher la part de vérité subjective que l'acte recèle quant au choix inconscient du sujet, dans son rapport à l'Autre et quant à sa position de jouissance.

Si dans une cure type il s'agit de faire appliquer la règle analytique par le sujet, celle de la libre association, dans un cadre institutionnel, il s'agit de faire respecter les règles nécessaires à une pratique thérapeutique qui s'oriente de la psychanalyse. C'est donc ce qui va orienter nos actes dans la conduite de la cure, prise non pas dans sa forme de « cure type » mais bien de « cure institutionnelle », si j'ose le dire ainsi. Il s'agit en effet de « diriger » la cure et non pas le patient ⁴.

On peut distinguer au moins trois niveaux où les règles fondamentales s'appliquent à la relation thérapeutique :

1. La parole : *privilégier le dire au faire* du côté du patient mais aussi du côté du soignant, la relation se fondant sur le discours et non sur les comportements. L'interprétation se pratique à partir du signifiant et non du comportement ;

2. Le symptôme : *accueillir et respecter le symptôme* en tant que vérité du sujet et qui à la fois le singularise et fonde son rapport à l'autre et par là son inscription dans le lien social, *mais si le symptôme fait lien, il ne fait pas pour autant loi* ;

3. Le transfert : *prendre en compte la spécificité du transfert psychotique* dans ses dimensions érotomane et persécutrice. C'est en considérant ces particularités comme consécutives au mode de rapport à l'Autre inhérent à la structure du sujet psychotique que nous pouvons nous orienter dans la conduite de la cure. En l'occurrence, en manœuvrant dans le transfert pour décompléter l'Autre afin de se décaler de l'hainamoration et en supportant sa dimension de dissociation.

S'engager dans un tel dispositif est un travail exigeant qui implique une discipline rigoureuse pour se prêter au lien transférentiel. Une présence en constant retrait sans devancer le patient mais avec la présence et la lucidité nécessaires pour diriger la cure et pas les patients. La position du scribe ⁵, disait Lacan. Mais rester en retrait n'est pas synonyme de rester passif dans l'ignorance en se contentant d'une écoute silencieuse prétendument bienveillante. Définir et conduire un projet thérapeutique, c'est « faire offre » de soins avec la part de savoir et celle de non-savoir et pouvoir y faire avec les deux. Il s'agit d'un savoir sur la maladie, sur les symptômes, sur les traitements médicamenteux et psychothérapeutiques au sens large, mais pas d'un savoir sur l'autre ni pour l'autre. Ce savoir donne, qu'on l'assume ou non, un certain pouvoir, mais qui porte sur l'offre de soins et non sur les personnes et qui est limité et conditionné par la relation thérapeutique.

Les conditions du pouvoir thérapeutique

L'exercice de ce pouvoir ne doit pas se tromper d'objet sans quoi on passe de l'exercice de l'art de guérir à la *furor sanandi*, et la frontière entre les deux est plus ténue qu'on ne voudrait le croire. On ne peut être à la fois celui qui fait offre des soins et celui qui contraint aux soins.

La loi belge de 1990 sur la protection de la personne malade mentale a clairement séparé les pouvoirs et, sauf à contourner l'esprit de la loi,

contribue largement à aider les soignants à s'abstenir de vouloir pour l'autre malade.

L'exercice du pouvoir thérapeutique implique donc de respecter et de faire respecter le cadre du dispositif thérapeutique afin qu'il puisse le rester. Sanctionner fait donc partie intégrante du pouvoir et du devoir des cliniciens à condition de ne pas se tromper d'objet, d'un côté du transfert comme de l'autre :

- ledit patient garde le choix d'accepter ou de refuser le dispositif : s'il l'accepte, il s'engage à respecter au mieux les conditions et il a à en répondre et à en payer le prix, le prix étant celui de tenter de dire au mieux, au plus juste ;

- le thérapeute de son côté s'engage à faire offre de moyens pour permettre les soins et à payer non seulement de ses mots mais de sa personne à partir de sa présence dans le transfert ⁶. Il se fait semblant d'objet ⁷ et n'incarne donc ni l'objet ni l'Autre dans le transfert.

L'efficacité thérapeutique des différents dispositifs de soins est limitée, le « bon traitement » n'existe pas. Les « court-circuitages » par l'agir ne se résolvent pas d'un coup, bien au contraire le traitement demande à conjuguer chimiothérapies et psychothérapies pour permettre un vivre ensemble au quotidien dans le lieu résidentiel mais aussi au sein de l'équipe soignante. Une énième tour de Babel.

Les limites de l'efficacité thérapeutique qui confrontent le sujet à l'absence de réponse absolue et à l'angoisse qui accompagne cette absence sont un « pousse-à-l'agir ». Cette angoisse n'est pas le propre du malade mental, chacun y est confronté, soignant, soigné, proche et citoyen.

Quand surgit l'agir qui court-circuite la parole, la priorité est de donner une réponse prise dans un discours. Cette réponse peut être une sanction si l'acte est transgressif à condition qu'elle ne soit pas hors discours.

Deux écueils guettent les équipes soignantes :

- d'un côté, les sanctions appliquées en dehors d'un discours spécifiquement adressé et recevable par le patient, ce qui mène à l'escalade symétrique des passages à l'acte auxquels répondent des sanctions restant hors discours. Le traitement se rapproche alors d'un traitement moral à visée rééducative annulant la visée thérapeutique du dispositif : « *Tous à la même enseigne.* » Cette rigidité débouche souvent sur la violence et l'exclusion de personnes malades mentales ;

- de l'autre, au nom de « La » psychanalyse, le déni des règles et des effets de leur transgression au nom du principe de la singularité et du cas

par cas. La discorde s'installe alors au sein de l'équipe soignante entre les « thérapeutes » et les « éducateurs », au détriment bien sûr des patients et du dispositif.

D'un côté comme de l'autre, la transgression reste hors discours et tend à se répéter à l'identique, ou, pire, dans l'escalade jusqu'à l'exclusion du patient.

Si la marge de manœuvre est étroite, l'enjeu est d'importance. En effet, le patient « poly-exclu » des dispositifs de soins en vient à se confronter à l'errance du SDF puis à la détention sans raison convaincante sur le plan juridique et émerge du coup dans un système moins bien loti en ressources psychothérapeutiques.

C'est bien confrontée à ces ratages que je me suis posé la question de la sanction au sein du système thérapeutique, en amont, si je puis dire, de la confrontation au système judiciaire. Tout comme le patient suicidaire entame son processus bien avant le passage à l'acte fatal, le patient qui court-circuite la parole par l'agir hors discours peut être pris en compte dans son agir dès que possible, bien avant qu'il ne commette un délit punissable par la loi.

La sanction, dans la clinique concrète et quotidienne

Les psychotiques qui usent peu du symbolique ont du mal à se représenter à partir de mots les règles et les sanctions, souvent ils mettent à l'épreuve le lien établi à travers les passages à l'acte. Les manquements, débordements et transgressions sont inévitables et font partie du processus, appelons-les des « méfaits ».

Quand le méfait a lieu au sein du dispositif, le clinicien répondra à partir de sa fonction. Il est essentiel de différencier l'individu et la fonction. 1789 a aboli les supplices ordonnés par le roi pour crime de lèse-majesté. Michel Foucault explique combien punir alors devient un art. Ce qui est visé dans le punir n'est pas l'offense passée mais le désordre futur⁸, pour faire en sorte de limiter répétition et imitation. Sanctionner n'est pas une fin en soi, il importe que cela fasse « événement » pour soutenir le dispositif et cerner ledit méfait pour le réinscrire dans le discours.

Quand il y a « méfait », la première chose est de le nommer, mais pas n'importe comment. Si par exemple quelqu'un vole un objet commun ou insulte un corésident, ce n'est pas du tout pareil de dire « tel objet qu'il est interdit d'emporter a été retrouvé dans la chambre d'un tel » ou « tu as volé cet objet », et dans le cas de l'insulte « l'insulte est une violence

verbale interdite au sein de la maison » ou « tu es grossier ». Dans un cas on est dans le constat et dans l'autre dans l'accusation directe. S'il s'agit d'une personne à tendance paranoïaque, une accusation directe va avoir un effet contre-productif, car le sujet, pour se défendre, va automatiquement reporter la responsabilité sur l'autre et s'il n'y parvient pas va enclencher la spirale du vécu persécutif.

Pour éviter le plus possible cette dérive, il est indispensable que l'intervenant reste dans une position de *témoin*. Il peut aussi rappeler la règle, mais ne pas accuser. Il faut donc qu'il puisse garder le silence pour suspendre son hypothèse de responsabilité pendant le temps nécessaire.

C'est le temps de suspension, le temps de l'attribution subjective du délit, temps aussi de la mise en mots dans un discours qu'on pourrait rapprocher du temps de l'instruction dans le domaine juridique. Je rapprocherais aussi ce temps de celui de la *palabre*, temps nécessaire pour nommer et expliciter les risques et les enjeux pour chacun.

C'est au prix de cette *scansion* que l'auteur du « méfait » pourra peut-être, et c'est ce que l'on vise, enclencher le cheminement pour reconnaître sa part de responsabilité. Si la responsabilité n'est pas clairement établie, on ne peut guère aller plus loin, si ce n'est de rappeler ce qu'implique un tel méfait et de nommer la sanction possible. Cela en reste là jusqu'à la fois suivante en perte et profit !

Devant un comportement problématique, il est donc essentiel de prendre le temps de questionner, d'entrer dans la phase de l'instruction du dossier non par l'inquisition mais par la palabre : en effet, en psychothérapie institutionnelle, la question est déjà une esquisse de solution⁹, alors que la réponse par une sanction inappropriée ne fera pas événement et peut nous éloigner d'une solution. C'est aussi le temps nécessaire pour comprendre et ne pas conclure prématurément.

C'est donc dans un deuxième temps que vient la sanction. Sanctionner, c'est poser un acte de parole, à partir d'une énonciation, un acte qui fait partie du processus thérapeutique et qui n'est pas synonyme d'échec. Loin de viser à punir, c'est bien souvent un élément essentiel pour favoriser le traitement, même si on en arrive parfois à devoir suspendre l'hébergement pour un temps.

Donc, règle et sanction sont des *outils* à la disposition des soignants. Pas de sanction sans avoir ouvert un espace pour articuler méfait et discours. On n'est pas dans le domaine de l'action-réaction.

C'est à chaque niveau de décision qu'il importe de veiller à l'inscription dans le dispositif : être vigilant n'est pas équivalent à être harcelant, mais c'est bien un travail de tous les jours et à tous les niveaux de fonctions. Ne pas intervenir quand il y a une mise à mal du dispositif prétendument pour maintenir la relation est une erreur de jugement. C'est justement de réagir tôt avec un savoir-faire alimentant la relation qui permettra d'évoluer vers une subjectivation du symptôme. Pris dans cette optique, sanctionner n'est pas seulement le rôle du thérapeute en titre, il n'y a pas de petite procédure, il y a une responsabilité à prendre par chacun dans l'équipe soignante, avec son degré d'appréciation à chaque niveau d'intervention. Si la responsabilité est clairement établie et qu'elle nécessite une sanction, l'enjeu sera de sanctionner tout en évitant la rupture totale.

Pour cela, il faut *plusieurs temps, plusieurs personnes et des échéances*. D'où l'importance de ne travailler ni seul ni dans l'urgence.

Pourquoi plusieurs temps ? Parce qu'il faut donner le temps à la métabolisation émotionnelle pour que le sujet puisse se dégager d'un affect envahissant et qu'il puisse entendre les mots qui viennent de l'autre. Une procédure par étape est en soi un dispositif aidant à accepter la règle et la sanction.

Pourquoi plusieurs personnes ? Parce qu'il est préférable de partager les rôles. La personne qui témoigne ne devrait pas être en même temps celle qui sanctionne afin qu'un intervenant n'endosse pas seul le rôle de persécuteur tout-puissant, ce qui risquerait d'annuler le potentiel soignant de la relation. La référence à un tiers permet de se décaler de la relation persécutrice, ce tiers pouvant être la réunion d'équipe.

Pourquoi des échéances ? Pour éviter la rupture totale du lien thérapeutique qui dépasse les limites du dispositif institutionnel. Il peut y avoir fin de séjour sans pour autant qu'il y ait fin de suivi avec certains intervenants ou que le suivi ne puisse pas reprendre au sein du dispositif après une interruption qui permettra au sujet de se repositionner par rapport au cadre. Il est alors possible de faire un parcours en plusieurs étapes distinctes, un parcours en pointillé.

Conclusion

Puisque des patients psychotiques vivent en institution thérapeutique et que certains doivent en passer par l'agir, il importe de prendre en compte cet agir et non pas d'user d'un art de punir mais d'inclure dans « l'art de guérir » une éthique de la sanction. Pas de sanction sans scansion !

Last but not least, quand la sanction ne peut être appliquée et que les exceptions à la règle se multiplient, c'est le signal qu'il est temps de réinterroger le dispositif.

Mots-clés : psychose, institution, passage à l'acte, réel, thérapeutique

* [↑](#) Intervention au congrès « Penser la psychose, savoirs et pratiques », à Bruxelles les 14, 15 et 16 novembre 2013. Atelier 2 : « Folie criminelle : fous vulnérables ou dangereux ? ».

1. [↑](#) C. Soler, *L'Inconscient à ciel ouvert de la psychose*, Paris, PUF, 2002, p. 189.
2. [↑](#) *Ibid.*, p. 190. Colette Soler développe aussi une solution où la chose est couverte par une fiction appendue à un signifiant idéal, ce qui permet au sujet de se glisser sous un signifiant qui fait tenir son monde (p. 189) – mais ce n'est pas vraiment l'objet de ce travail.
3. [↑](#) *Ibid.*, p. 193.
4. [↑](#) J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 586.
5. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981.
6. [↑](#) J. Lacan, « La direction de la cure », dans *Écrits, op. cit.*, p. 587.
7. [↑](#) J. Lacan, *Séminaire le Sinthome*, leçon du 16 mars 1976, Paris, Seuil, 2005, p. 124.
8. [↑](#) M. Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975, p. 95.
9. [↑](#) M.-J. Sauret, *L'Effet révolutionnaire du symptôme*, Toulouse, Érès, 2008, p. 98.

VIII^E RENDEZ-VOUS
DE L' INTERNATIONALE
DES FORUMS DU CHAMP LACANIEN

Les paradoxes du désir

Préludes

Ricardo Rojas

Désir-de-savoir et *Entzweiung* du sujet *

« Tel est du moins le chemin qu'a frayé la névrose au psychanalyste pour qu'il l'achève en vérité par sa répétition. C'est ce qu'il ne saurait accomplir qu'à se supposer au dés-être de n'être rien que désir de savoir. »

Jacques Lacan ¹

Le syntagme *désir-de-savoir* introduit des paradoxes. Dans *Le Banquet* ², l'*agalma* est représenté par le *désir-de-savoir* qui convoque alors l'*être-de-savoir* et l'*être-de-vérité* ³. Un effet de vérité se produit lorsque se marque la primauté du signifiant là où le désir est un *désir-de-savoir* « suscité par une cause connexe à la formation du sujet ⁴ » avec un effet de dédoublement : *Entzweiung*, entre *être-de-savoir* et *être-de-vérité*, entre le « je pense » et le « je suis ». Entre le savoir et la vérité existe un trou, l'objet « *a* », car, bien que dans la mire se trouve l'*être-de-vérité*, l'*agalma*, ce projet poursuivi par l'analysant est impossible à atteindre. Topologie du sujet dans ses relations avec ces trois termes :



La « Première version de la Proposition sur la passe ⁵ » situe l'analyste au niveau du « s » de la pure signification déterminable uniquement lorsque se produit un glissement, c'est-à-dire lorsque le désir n'a plus d'autre choix que de se faire *désir de l'Autre*, dans sa forme pure de *désir-de-savoir*. La fonction d'*agalma* du sujet supposé savoir opère sur la manière

de centrer ce dont il s'agit dans le choix de savoir au moment de la passe, à condition qu'il en ressorte que le *non-savoir* est central.

Le *plus-de-jouir* ⁶ répond à la perte de jouissance qui entraîne une animation féroce se conjuguant au *désir-de-savoir*. « La vérité est pur désir-de-savoir », mais l'effet de pensée devient suspect, car la pensée n'est pas seulement la question posée à propos de la vérité du savoir – grand pas hégélien. L'avancée freudienne consiste plutôt à attribuer la vérité à ce qui relève de l'accès au savoir, point défaillant du « je ne sais pas » d'où surgit l'inconscient comme désir de savoir, avec sa dimension d'informulable, tout comme dans le rêve de Freud « il ne savait pas ». La vérité que la psychanalyse interroge dans l'inconscient comme « défaillance créatrice de savoir », comme point d'origine du *désir-de-savoir*, d'un savoir censuré, n'est pas davantage qu'un corrélat de cette défaillance. Dans l'étude des relations entre le savoir et la vérité, lors de son approche distinguant désir de demande, Freud pointe, nous indique Lacan, la désignation de l'incidence d'un désir particulier, point où la sexualité entre en jeu en tant que fondamentale dans le domaine du *désir-de-savoir*.

Le *désir-de-savoir* ⁷ ne conduit pas au savoir, c'est plutôt le discours de l'hystérique qui y conduit et c'est elle qui fabrique un homme animé du *désir-de-savoir*, tandis que l'analyste occupe la position d'objet *a* dans le discours. C'est dire qu'il se présente comme cause du désir pour le sujet, en s'offrant comme point de mire de l'opération analytique, insensée, disons paradoxale, tant que le sujet poursuit la piste d'un *désir-de-savoir* qui n'a rien à voir avec le savoir.

Du côté de l'analysant, il y a plutôt « horreur de savoir ⁸ » que *désir-de-savoir*, différent du désir de l'homme qui est désir de l'Autre. On peut attribuer le désir d'inventer le savoir au *désir-de-savoir*.

Pour cela, le passant témoigne d'être au service du *désir-de-savoir*, y compris même sans reconnaître celui que, lui, il porte. Il se produit à cet égard la même chose pour le passeur qui interroge. Lors de cette étape, un risque pour tous deux ⁹ reste que ce savoir pourrait se construire en y mettant de son propre cru ; dès lors, les autres savoirs ne lui laisseraient pas la place, plutôt est-ce ce qui ferait douter que le savoir du passant ait émergé. C'est pour cette raison qu'il est nécessaire, nous dit Lacan, qu'il y ait un passeur pour l'écouter. En effet, si l'on cède à la pente d'y mettre à la place d'autres savoirs – par exemple la tentation de rapporter l'entendu à la *doxa* – plutôt que de préserver la valeur de l'inédit, alors on finit par croire que le savoir n'a pas été atteint et donc la réponse du cartel pourrait être que les membres ne sont pas convaincus de la fin. Peut-être qu'il

serait nécessaire, pour contourner cette *Verleugnung*, que les membres du cartel de la passe, « l'appartenance ¹⁰ », tout comme les passeurs, sortent, à ce moment-là, du cadre des savoirs établis. Ce qui nous fait arriver au point de départ de l'épigraphe, là où il est question que le désêtre n'est rien que *désir-de-savoir*, (de savoir) du trou ; c'est pour cela que Lacan introduit la parenthèse, que nous écrivons (a).

Traduction : Isabelle Cholloux, avec Lydie Grandet et Manel Rebollo

Mots-clés : désir, savoir, vérité

* ↑ Ce prélude fait un rappel de l'enseignement de Lacan en suivant la trace de ce syntagme « désir-de-savoir ».

1. ↑ Texte du 3 février 1969, « D'une réforme dans son trou ». Pas de publication, version de Patrick Valas.

2. ↑ Dans *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Lacan fait un déchiffrement du *Banquet* de Platon et c'est là qu'il déduit ces relations du savoir avec *l'agalma*.

3. ↑ C'est dans *Le Séminaire, Livre XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse* que Lacan apporte ces clés, apport qui sera repris dans le compte-rendu d'enseignement de ce séminaire et lors de la leçon du *Séminaire XIII* (20 avril 1966) où il commente ce compte-rendu.

4. ↑ C'est dans son texte des *Écrits* « D'un dessein », publié en 1966, servant de ponctuation, que Lacan présente de nouveau son travail de topologisation développé lors du *Séminaire XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, qui, tout comme le séminaire suivant, apporte des précisions sur le sujet auquel se réfère la conceptualisation de la psychanalyse.

5. ↑ Texte paru dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001. Lacan y développe les relations du sujet supposé savoir avec *l'agalma* en relation avec la fin de l'analyse.

6. ↑ Dans *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Lacan développe la notion de plus-de-jouir et durant tout le séminaire essaie de préciser de quel savoir il s'agit dans l'expérience analytique.

7. ↑ *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, où Lacan examine les relations du savoir et de la vérité dans les discours.

8. ↑ Dans *Le Séminaire, Livre XXI, Les Noms du Père/Les non-dupes errent*, Lacan précise les relations à l'horreur de savoir.

9. ↑ 8 mai 1974. Note que Jacques Lacan adresse personnellement à ceux qui sont susceptibles de désigner des passeurs. Article publié dans *Analyse freudienne presse*, 1993, n° 4, p. 42.

10. ↑ Expression heiddegérienne développée par Beatriz Maya dans une de ses élaborations sur son expérience de passeur et de passant. « Lo que pasa en el pase n° 1 », Publication de l'EPFCL-ALN.

Beatriz Zuluaga

Éthique du désir

« Dans le rêve, il était clair que la jeune fille avait passé de nombreuses années devant cette fenêtre infinie, en essayant de terminer sa grappe de raisins, et qu'elle n'était pas pressée parce qu'elle savait que dans le dernier grain de raisin était la mort. »

Gabriel García Marquez,
De l'amour et autres démons

Pour continuer cette série de Préludes qui précèdent notre rendez-vous de juillet et penser le thème qui nous convoque dans ce VIII^e Rendez-vous de l'Internationale des Forums du Champ lacanien, je relève que plusieurs voies ont été ouvertes, diverses brèches dans l'horizon du désir qui s'articulent à ce quelque chose d'« indécidable » constituant le cœur même de la psychanalyse, dont l'acte analytique, la fin d'analyse, la jouissance, l'amour, le rapport entre les sexes et, bien entendu, l'objet cause, pour ne mentionner que ces derniers.

Tel le doigt de saint Jean, les Préludes nous indiquent un au-delà, nous invitent à pousser « contre » afin d'éviter toute doxa, en pariant sur cette chose qui semble ne pas intéresser l'humanité.

À ce sujet, dès ses *Conférences d'introduction à la psychanalyse* (1915-1917), dans le chapitre XIV « Sur le rêve comme réalisation de désir », Freud tente de transmettre à ses auditeurs la nouveauté de sa découverte. Mais si les cauchemars et les rêves d'angoisse existent, où situer la réalisation de désir, docteur Freud ? Freud nous dit que les profanes insistent pour lui démontrer qu'un déplaisir est constamment noué aux activités oniriques, au lieu du plaisir obtenu par un désir nié à l'état de veille. Freud continue à situer la nouveauté dans le fait que, derrière le contenu manifeste, il y a déformation et censure. Mais ce qu'il a montré au monde, c'est que la nouveauté de sa découverte qui révélait le désir insatisfait ou impossible,

héritier d'une satisfaction mythique et inoubliable, n'intéresse pas l'humanité. « Celle-ci a une tendance instinctive à se défendre des nouveautés intellectuelles ¹. » Le nouveau n'intéresse pas. Pire encore, il n'y a aucun *désir de savoir* sur ce qui engage le réel – dira plus tard Lacan.

Nonobstant, « les paradoxes du désir » ont déjà livré une première élaboration dans cette séquence de Préludes. Ils augurent un désir de dire, plutôt de mi-dire quelque chose de ce réel, produit de notre expérience du savoir. Ce réel guette notre formation, ne pas le prendre en compte pourrait desserrer les liens qui permettent d'« isoler cette expérience de la thérapeutique, qui ne distord pas la psychanalyse seulement de relâcher sa rigueur ² ».

Lacan nous a toujours alertés au sujet de « l'humanité pour qui le savoir n'est pas fait puisqu'elle ne le désire pas [...]. *Par conséquent, on attend de l'analyste qu'il se soustraie, qu'il se sache le rebut de cette humanité ³ ».*

Pour conclure, notre véritable paradoxe est celui de soutenir un désir qui n'est ni articulable ni nommable puisqu'il ne surgit que dans les paradoxes de l'acte analytique même, dans cet espace où nous nous réunissons pour faire lien d'École. Ainsi, nous pouvons espérer des élaborations qui suivront ces Préludes une « satisfaction à la fin », satisfaction que Lacan noue à la fin de l'expérience, car elle implique d'« avoir rencontré *cette limite* où se pose toute *la problématique du désir ⁴ »*, problématique liée à notre condition humaine et à la relation fondamentale avec la mort ; elle nous confronte à la liberté tragique, celle d'Œdipe, celle d'avoir eu à affronter les conséquences de la rencontre avec son désir.

Le rendez-vous nous attend à Paris. Nous avons devant nous un temps d'élaboration pour nous a-procher du thème qui nous convoque. C'est un rendez-vous qui fait de nouveau paradoxe puisque, avec Lacan dans le séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*, nous nous posons la question : « Que se passe-t-il chaque fois que sonne pour nous l'heure du désir ? On n'approche pas, et pour les meilleures raisons ⁵. » Nous allons donc « contre », nous allons nous a-procher car nous comptons sur le désir qui jusqu'ici nous réunit, malgré le paradoxe de soutenir et de dire sur « l'indécidable ».

Traduction : Vicky Estevez

Mots-clés : éthique, désir, satisfaction

-
1. [↑](#) S. Freud, « Conférence 14. La réalisation du désir » (1915), dans *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Folio Essais, 2010.
 2. [↑](#) J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, avril 2001.
 3. [↑](#) J. Lacan, « La note italienne », dans *Autres écrits, op. cit.*
 4. [↑](#) J. Lacan, « La demande de bonheur et la promesse analytique », dans *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986.
 5. [↑](#) *Ibid.*

Bulletin d'abonnement

au *Mensuel* numérique, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je joins un chèque de 30 € à l'ordre de :
Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Les membres de l'EPFCL recevront automatiquement le *Mensuel*.
Les inscrits aux CCP le recevront *via* leur CCP respectif.

Vente des *Mensuels* papier jusqu'au numéro 83 de décembre 2013 inclus : 7 €

- excepté pour les numéros spéciaux : 10 €
 - n° 12 - Politique et santé mentale
 - n° 15 - L'adolescence
 - n° 16 - La passe
 - n° 18 - L'objet a dans la psychanalyse et dans la civilisation
 - n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse
 - n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris - Tél. 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :
EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France
www.champlacanianfrance.net